This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Revue de philologie française 2e

JOSEPH ANGLADE

BATAILLE de MURET

MCCXIII

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

B
131
17

ED. PRIVAT.

Digitized by Google

Digitized by Google

B 131/17

Digitized by Google

-- Ex --

Libris

Leonis

Cledat

Digitized by Google

BATAILLE DE MURET

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SCEAU DU ROI PIERRE II D'ARAGON (1208)

Digitized by Google

Joseph ANGLADE

PROFESSEUR DE LANGUE ET LITTÉRATURE MÉRIDIONALES
A L'UNIVERSITÉ DE TOULOUSE

LA BATAILLE DE MURET

(12 SEPTEMBRE 1213)

D'APRÈS LA

CHANSON DE LA CROISADE

TEXTE ET TRADUCTION

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

TOULOUSE
ÉDOUARD PRIVAT
ÉDITEUR
Rue des Arts, 14.

PARIS
ÉDOUARD CHAMPION
ÉDITEUR
Quai Malaquais, 5.

1913

Digitized by Google

Digitized by Google

A

FRÉDÉRIC MISTRAL

Fraire de Catalougno escoutas !....

De Pèire d'Aragoun, fraire, bèn nous souvèn :
Segui di Catalan, venguè coume lou vènt,
Brandant sa lanço ben pounchudo ;
Lou noumbre et lou malastre aclapon lou bon dre :
Davans li bàrri de Muret
Soun tóuti mort à nosto ajudo !

(F. Mistral, *Ode aux trouvères Catalans.*)

Digitized by Google

Digitized by Google

La plupart des gravures qui accompagnent ce volume ont déjà été imprimées plusieurs fois.

Des deux planches que nous donnons hors texte, l'une a paru dans l'*Atlas d'Archéologie pyrénéenne* de Du Mège (planche V), où son origine n'est pas indiquée, et dans l'*Épopée toulousaine* de Florentin Ducos, Toulouse, 1850. Il est dit, dans ce dernier ouvrage, que la gravure représente un bas-relief en bois, du seizième siècle, qui appartenait à M. Barry, professeur d'histoire à la Faculté des lettres de Toulouse (L'*Épopée toulousaine,* I, p. 131). La gravure du bas-relief est donnée entre les pages 442-443, en tête du chant XII. Notre gravure est faite d'après l'*Atlas d'Archéologie pyrénéenne.*

La deuxième planche représente un sceau du roi Pierre II d'Aragon, en 1208. La photographie de ce sceau a été très obligeamment mise à notre disposition, grâce à l'intermédiaire de notre ami M. Massó Torrents, libraire à Barcelone, par M. Ferran de Sagarra, qui va faire paraître incessamment un

Digitized by Google

ouvrage des plus importants sur la sigillographie catalane.

M. Dieulafoy, membre de l'Institut, nous a très aimablement autorisé à reproduire le plan de la bataille qu'il a établi en vue de son étude.

Le dessin du manuscrit de la *Chanson de la Croisade* représentant l'arrivée de Pierre II devant Muret a été reproduit d'après la planche publiée par Du Mège, dans son édition de l'*Histoire de Languedoc,* tome V, page 128. Nous avions songé à reproduire en photogravure la page du manuscrit lui-même, mais, dans l'état actuel du manuscrit, le dessin est trop effacé.

Les autres gravures sont empruntées au tome XVI de l'*Histoire de Languedoc,* édition Privat. Elles représentent un fragment de sceau de Simon de Montfort (p. 18) et le sceau de Raimon VI (p. 20).

Enfin, la composition de la couverture est due à M. A. Camps, d'origine catalane, artiste peintre, attaché à la maison B. Sirven.

M. Henri Sirven a voulu, en effet, que ce modeste travail ait un extérieur artistique, dont l'aspect symbolique rappelât l'événement que nous commémorons. Il l'a fait avec une obligeance et une libéralité dont nous lui sommes profondément reconnaissants.

Digitized by Google

LA

BATAILLE DE MURET

D'APRÈS LA

CHANSON DE LA CROISADE ET LES CHRONIQUES

Dans notre leçon d'ouverture sur *Les Troubadours de Toulouse* (15 janvier 1913), nous avons prononcé les paroles suivantes, en parlant de la bataille de Muret : « Il y aura de cela sept cents ans au mois de septembre prochain, et il faut espérer que cet anniversaire ne passera pas sans que quelques hommes de cœur,

Aqueli qu'an la memòri
Aqueli qu'an lou cor aut,

« ceux qui ont de la mémoire, ceux qui ont le cœur « vaillant », sans que quelques-uns de ceux-là, dis-je, aillent honorer le souvenir des Aragonais et des Catalans tombés à Muret. Il ne s'agit pas de protester contre sept siècles d'histoire, mais d'honorer la mémoire de ceux qui ont donné leur vie pour une cause juste et pour notre droit. »

C'est pour participer à cette commémoration que nous publions le passage de la *Chanson de la Croisade*

Digitized by Google

concernant cette bataille; nous le faisons précéder d'une introduction où nous avons résumé les récits des anciens chroniqueurs et les discussions des modernes sur les principales questions qui se posent à propos de cet important événement historique.

Digitized by Google

I

La *Chanson de la Croisade* et la bataille de Muret.

La rédaction en prose. — Les deux auteurs de la Chanson. — La chanson de la Croisade et la bataille de Muret.

Le récit de la bataille de Muret que nous publions plus loin est emprunté à la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*.

La *Chanson de la Croisade* est un vaste poème de neuf mille cinq cent soixante-dix-huit vers, distribués en CCXIV laisses de longueur inégale. Le dernier vers de chaque laisse est de six syllabes, les autres sont de douze. Les vers sont *assonancés* et non *rimés*.

La *Chanson de la Croisade* nous a été conservée par un seul manuscrit qui se trouve à Paris, Bibliothèque Nationale, fonds français, numéro 25425; il date de la deuxième moitié du treizième siècle. Il a dû exister d'autres manuscrits, mais nous ne les connaissons que de seconde main.

Au quinzième siècle, ou peut-être au quatorzième[1], on a mis le poème en prose. Il nous reste trois rédactions de cette traduction, toutes trois du quatorzième siècle; les manuscrits sont à Paris, à Carpentras et à

1. *Histoire générale de Languedoc*, VIII, c. 3.

Digitized by Google

Toulouse[1]. Cette rédaction en prose a été publiée plusieurs fois, d'abord par Dom Vaissete, dans les *Preuves* du tome III de l'*Histoire de Languedoc;* on la retrouve dans l'édition Du Mège, tome V, et dans l'édition Privat, tome VIII; elle a été publiée aussi dans le *Recueil des Historiens des Gaules*, tome XIX; enfin, une édition a paru à Toulouse, en 1863, dans la *Bibliothèque Romane*, sous le titre suivant : *Histoire anonyme de la Guerre des Albigeois,* nouvelle édition..., par Un Indigène (il s'agit du marquis de Loubens, qui avait cru devoir user d'un pseudonyme).

Quant au poème lui-même, il a été publié deux fois avec traduction, par Fauriel et par M. Paul Meyer. Voici le titre de ces deux éditions :

Histoire de la Croisade contre les Hérétiques albigeois, Paris, 1837.

La *Chanson de la Croisade contre les Albigeois...*, éditée et traduite pour la *Société de l'Histoire de France* par Paul Meyer, Paris, 1875, 2 vol. in-8°.

Le poème est dû à deux auteurs différents. Le premier s'appelait Guilhem, originaire de Tudèle, en Navarre, comme il nous l'apprend au début du poème. Il commença son ouvrage à Montauban, vers 1210. Il vécut aussi à Bruniquel (Tarn), auprès du comte Beaudouin, frère du comte de Toulouse. La rédaction de Guilhem de Tudèle paraît s'arrêter au vers 2768.

1. *Histoire des Albigeois,* par un aucteur incertain en languaige tholosain, 2441. (N° 608 du catalogue actuel des manuscrits de la Bibliothèque de Toulouse [ancien n° II, 57], 161 folios, papier, seizième siècle.)

Digitized by Google

Guilhem de Tudèle est un partisan déclaré des croisés, comme son protecteur, le comte Beaudouin, frère du comte de Toulouse. Il écrit une langue peu correcte, mêlée de formes françaises ; on sent, dans la rédaction, l'origine étrangère du poète. Ajoutons que cette première partie de la *Chanson de la Croisade*, qui contient pourtant les épisodes dramatiques du siège de Béziers et du siège de Carcassonne, n'est pas la partie la plus intéressante du poème et que Guilhem de Tudèle n'est qu'un poète médiocre.

Il en est différemment de l'auteur anonyme de la seconde partie (vers 2769 à la fin). Quel que soit cet auteur [1], il a un remarquable talent de poète épique et surtout dramatique.

Sa rédaction commence au moment où le roi d'Aragon annonce à ses sujets qu'il veut porter secours au comte de Toulouse, que « les clercs et les Français veulent déshériter » (v. 2769), et les invite à se préparer à l'expédition. Ceci se passe au début de l'été 1213 (*car prop es d'estivar*, v. 2783). Le récit va jusqu'au siège

1. M. C. Fabre croit que c'est le grand troubadour Peire Cardenal, ce qui, en ce qui concerne le style et le mouvement, n'aurait rien d'étonnant. (Cf. *Mélanges Chabaneau*, p. 264.)

Dans une communication qu'il a bien voulu me faire, M. Fabre m'écrit qu'il fonde son hypothèse sur les faits suivants : Trois pièces de Peire Cardenal se retrouvent presque littéralement dans le poème de la croisade, une autre est imitée ; il s'y trouve plusieurs souvenirs du Puy ; le style est très souvent celui de Cardenal, et enfin les particularités dialectales de la *Chanson* sont celles de la langue du Puy au treizième siècle. Ce n'est pas le lieu de discuter ici cette séduisante hypothèse, mais si elle était fondée, on ne serait plus étonné du talent littéraire et de la hauteur de pensée qui se révèlent dans la seconde partie de la *Chanson*.

Digitized by Google

de Toulouse, en 1218, et s'arrête peu après la mort de Simon de Montfort. Un des épisodes les plus dramatiques de cette deuxième partie est le récit du Concile de Latran (v. 3161 et suivants). Elle comprend aussi le récit du siège de Beaucaire (en 1216) et de celui de Toulouse (en 1218), où fut tué Simon de Montfort.

L'auteur de cette deuxième partie excelle à mettre en scène les personnages qu'il fait agir et surtout parler. C'est un poète de talent, à qui ne manque pas le sens de la description et du pittoresque. Les idées élevées et les sentiments généreux abondent dans les discours qu'il fait prononcer à ses personnages. Le côté religieux de la croisade ne paraît pas l'intéresser, ou plutôt il comprend que ce côté n'intéresse plus guère les croisés eux-mêmes; il ne s'agit plus que d'une lutte politique où les agresseurs ne cherchent que des bénéfices matériels. Le récit est fait, d'ailleurs, avec impartialité; ce n'est qu'à la mort de Simon de Montfort, et en songeant à l'épitaphe mise sur son tombeau, que le poète laisse éclater son indignation. Il y a là des accents qui rappellent bien l'éloquence âpre de Peire Cardenal :

Tot dreit a Carcassona l'en portan sebelhir
El moster San Nazari celebrar et ufrir,
E ditz el epictafi, cel qui·l sab ben legir :
Qu'el es sans ez es martirs, e que deu resperir,
E dins el gaug mirable heretar e florir,
E portar la corona e el regne sezir;
Ez ieu ai auzit dire c'aisi·s deu avenir :
Si per homes aucirre ni per sanc espandir,

Digitized by Google

Ni per esperitz perdre ni per mortz cosentir,
E per mals cosselhs creire, e per focs abrandir,
E per baros destruire, e per Paratge aunir,
E per las terras toldre, e per orgolh suffrir,
E per los mals escendre, e pels bes escantir,
E per donas aucirre e per efans delir,
Pot hom en aquest segle Jhesu Christ conquerir,
El deu portar corona e el cel resplandir!
E lo filhs de la Verge que fa·ls dreitz abelir
E dec carn e sanc digna per orgolh destruzir,
Gart razo e dreitura li cal devon perir,
Qu'en las doas partidas fassa·l dreg esclarzir!

(Vers 8681-8700.)

« Tout droit à Carcassonne ils le portent pour l'ensevelir, pour célébrer le service au moutier de Saint-Nazaire; et celui qui sait lire, lit sur l'épitaphe : qu'il est saint, qu'il est martyr, qu'il doit ressusciter, avoir part à l'héritage [céleste] et fleurir dans la félicité sans égale, porter la couronne et siéger dans le royaume [de Dieu]. Et moi j'ai ouï dire qu'il en doit être ainsi. Si, pour tuer des hommes et répandre le sang, pour perdre des âmes, pour consentir à des meurtres, pour croire des conseils pervers, pour allumer des incendies, pour détruire des barons, pour honnir Parage, pour prendre des terres par violence, pour faire triompher orgueil, pour attiser le mal et étouffer le bien, pour tuer des femmes, égorger des enfants, on peut en ce monde conquérir Jésus-Christ, il doit porter couronne et resplendir dans le ciel! Et veuille le Fils de la Vierge, qui fait briller le droit, qui a donné sa chair et son sang précieux pour détruire orgueil, veiller sur raison et

Digitized by Google

droiture qui sont en passe de périr, et qu'entre les deux partis il fasse briller le droit[1] ! »

*
* *

Nous avons plusieurs récits de la bataille de Muret : celui de la *Chanson de la Croisade*, celui de Pierre de Vaux-Cernay, chroniqueur officiel de l'expédition,

celui de Guillaume de Puylaurens, chapelain du comte de Toulouse, et enfin celui de Jaime Ier d'Aragon, fils de Pierre II, dans sa *Chronique*. Ce ne sont pas les seuls, d'ailleurs, mais ce sont les plus importants.

Le récit de la *Chanson de la Croisade* ne paraît pas être celui d'un témoin oculaire. M. Paul Meyer a remarqué[2] que « l'auteur ou bien n'a pas vu ou a mal vu la bataille; qu'il l'a décrite, je ne dirai pas de sou-

1. Texte et traduction de M. Paul Meyer.
2. *Chanson de la Croisade*, I, p. LXV.

Digitized by Google

venir, car les souvenirs, même après un laps de quelques années, auraient une précision qui manque à son récit, mais d'après des renseignements imparfaits et probablement discordants. » La narration ne donne pas de la bataille « une vue nette et intelligible. » Mais il en est de même pour les autres récits qui nous sont parvenus. « Ce que le poète sait le mieux, ajoute M. Paul Meyer, c'est ce qui se passa dans le conseil tenu avant l'engagement entre les princes confédérés. On y voit le comte de Toulouse essayer vainement de faire prévaloir l'avis le plus sage, celui d'attendre dans le camp fortement retranché l'attaque de Simon qui, n'ayant que peu de troupes et n'espérant aucun secours du dehors, n'aurait eu d'autre alternative que de venir se briser contre des forces supérieures par le nombre et la position ou de battre en retraite devant une armée infiniment plus nombreuse que la sienne. On y voit, en outre, le roi d'Aragon, accumulant faute sur faute, faire d'abord cesser l'attaque de Muret alors que, Simon n'y étant pas encore entré, cette excellente position pouvait être facilement enlevée, puis le lendemain, au mépris du conseil du comte Raimon, diriger contre Muret, où Simon venait de s'établir, une attaque mal combinée dont le seul résultat fut d'empêcher les alliés de concentrer leurs forces et de donner ainsi à Simon de Montfort toute facilité pour battre en détail ses adversaires[1]. »

D'après notre auteur, les Toulousains, arrivés à Mu-

1. P. Meyer, *loc. laud.*

Digitized by Google

ret, établirent leurs batteries de « pierriers » et forcèrent la ville en pénétrant dans la « ville neuve[1] ». La

garnison des croisés se réfugia au donjon. Le roi d'Aragon, averti du succès des Toulousains, leur fit évacuer la ville en disant que le lendemain Simon de Montfort devait arriver et que lui et toute son armée

1. Il y avait en effet une « ville neuve », un « bourg » et un « donjon » ; cf. plus loin, à propos de la bataille, l'article cité de M. Dieulafoy.

Digitized by Google

seraient pris à la fois. Les Toulousains obéissent et reviennent à leur camp. Ceci devait se passer le 11 septembre.

Le lendemain, au point du jour, le roi réunit en conseil de guerre, au milieu d'une prairie, les principaux chefs de l'armée. Le comte de Toulouse fut d'avis d'attendre l'attaque de Simon de Montfort dans le camp; mais devant une réflexion injurieuse du chevalier aragonais Miquel de Luzia, à laquelle il répondit d'ailleurs fièrement, il se rangea à l'avis du roi.

L'attaque de Muret recommence, mais elle n'a pas le succès de la veille, et les Toulousains rentrent au camp et se mettent à prendre leur repas. Pendant ce temps, Simon de Montfort fait prendre les armes à sa troupe et la conduit, à travers des marais, vers le camp toulousain. Le roi d'Aragon va au-devant de l'attaque et les Toulousains viennent à la rescousse.

Le roi est tué, l'armée alliée prend la fuite. Une partie des Toulousains, peut-être des non-combattants, était restée au camp; un chevalier catalan qui fuyait vint leur annoncer la défaite; ils se précipitèrent dans la Garonne et la plupart périrent noyés. Tel est le récit de notre auteur. Nous allons voir qu'il diffère sur des points essentiels des récits des autres chroniqueurs. Voici celui de Pierre de Vaux-Cernay, qui prit part à la croisade et qui en fut le chroniqueur officiel.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

Récits des Chroniqueurs.

Pierre de Vaux-Cernay. — Guillaume de Puylaurens. — Autres récits : Guillaume le Breton, Mathieu Paris, Baudouin d'Avesnes. — Chroniqueurs aragonais; Chronique de Jacques Ier le Conquérant.

Les assiégés envoyèrent un messager à Simon de Montfort, qui se trouvait à Fanjeaux, pour lui demander des renforts et des provisions. Montfort s'était précisément mis en route pour Muret et rencontra le messager entre Fanjeaux et Saverdun. Il s'arrêta à l'abbaye de Boulbonne pour faire ses dévotions. Il emmenait avec lui sept évêques et trois abbés pour traiter la paix avec le roi d'Aragon. Arrivé à Saverdun, il voulait repartir le soir même; mais ses chevaliers étaient fatigués et n'avaient rien mangé (*jejuni et lassi*). Le lendemain, à l'aube, Simon de Montfort fit son testament et le remit à l'abbé de Boulbonne en lui demandant de l'envoyer à Rome au cas où il serait tué[1]. Au jour, Simon de Montfort et ses compagnons repartirent pour Muret; ils passèrent par Auterive et traversèrent un passage difficile, où ils s'attendaient à être attaqués par l'ennemi, mais où ils ne rencontrè-

1. *Recueil des Historiens des Gaules et de la France*, XIV, p. 84 et seq.

Digitized by Google

rent personne. Il pleuvait à torrents; mais la pluie cessa bientôt, à la suite d'une visite et d'une prière faite par Simon de Montfort à une église qui se trouvait au bord de la route.

Ils arrivèrent tard à Muret : les hommes et les chevaux étaient fatigués. Les chevaliers voulaient cependant combattre tout de suite, mais Montfort s'y opposa. Quand ils furent entrés en ville, les évêques envoyèrent des messagers au roi d'Aragon pour le supplier de se réconcilier avec l'Église; mais le roi d'Aragon s'obstina à ne pas accepter. Entre temps, un léger renfort était arrivé à l'armée des croisés. Dans Muret, observe Pierre de Vaux-Cernay, il n'y avait de vivres que pour un jour.

Le lendemain matin, Simon de Montfort entendait la messe, tandis que les évêques continuaient les négociations avec le roi d'Aragon. Les portes de Muret étaient ouvertes et plusieurs chevaliers de l'armée aragonaise-toulousaine étaient déjà entrés dans la ville; il y eut un moment de désordre (*magis tumultus fit*, § LXXII). Simon de Montfort dit aux évêques : « Vous voyez que vous n'avancez en rien; notre patience est à bout; donnez-nous la permission de combattre. » Et la permission fut accordée.

Au moment où on amenait à Simon de Montfort son cheval, celui-ci leva vivement la tête et le bouscula (*aliquantulum resilire fecit*, ibid.). Comme la scène se passait sur un lieu élevé, les Toulousains la virent et se mirent à se moquer de Montfort et à le huer (*ululatum magnum emiserunt*, ibid.). Le comte

Digitized by Google

leur cria : « Vous vous moquez de moi et m'insultez ; mais j'ai confiance en Dieu, aujourd'hui je vous battrai et vous poursuivrai en criant jusqu'aux portes de Toulouse. » Pierre de Vaux-Cernay évalue à *huit cents* les soldats de Montfort, chevaliers et servants d'armes (*inter milites et servientes in equis*, ibid.).

L'armée était divisée en trois corps. Le premier chargea l'ennemi et pénétra au milieu des rangs aragonais et toulousains; le deuxième suivit la même tactique : c'est à ce moment que succomba le roi d'Aragon et beaucoup de ses chevaliers. Au lieu de se mettre à l'arrière-garde, dit Pierre de Vaux-Cernay, comme font ordinairement les rois, il s'était mis dans la deuxième ligne et avait fait échange de ses armes avec un de ses chevaliers.

Simon de Montfort, voyant le succès de l'attaque au centre, chargea l'aile gauche[1]. L'armée toulousaine était séparée de lui par un fossé (*fossatum*); mais Simon de Montfort trouva un sentier très étroit (*modicissimam semitem*) par où il arriva jusqu'au camp.

Il fut accueilli par une grêle de projectiles; il brisa son étrier gauche (*staphus sinister*) et un éperon. Il reçut d'un soldat ennemi un coup violent sur la tête, mais d'un coup sous le menton il fit tomber de cheval son agresseur.

Enfin les Toulousains prirent la fuite et les deux corps qui avaient commencé l'attaque les poursuivirent

1. Voir plus loin, p. 45, au sujet de ce qu'on doit entendre par *aile gauche*. Il s'agit probablement de l'aile attaquée; donc Simon de Montfort attaqua avec son aile droite.

Digitized by Google

à fond; Simon de Montfort suivit avec son échelon, pour porter secours aux premiers corps, au cas où l'armée toulousaine aurait essayé de se reformer. Il ordonna d'épargner les fuyards, dès qu'il les vit en déroute.

Pendant ce temps, ajoute Pierre de Vaux-Cernay, les Toulousains assiégeaient le camp (c'est-à-dire Muret) de toutes leurs forces. L'évêque de Toulouse leur envoya un messager pour les inviter à déposer les armes; mais ils répondirent que le roi d'Aragon avait battu tous les ennemis et ils blessèrent le messager de l'évêque. A ce moment, les soldats de Montfort, revenant victorieux, chargèrent les Toulousains et en firent périr plusieurs milliers.

Après cela, Simon de Montfort se fit conduire à l'endroit où était tombé le roi d'Aragon. Il trouva le roi dépouillé de ses vêtements, car les fantassins, qui n'avaient pas pris part à la bataille, voyant la victoire certaine, étaient sortis de Muret et avaient achevé et dépouillé les blessés.

Le comte de Montfort, devant le corps de son ennemi, descendit de cheval et plaignit son ennemi, « comme un nouveau David plaindrait un nouveau Saül. »

D'après Pierre de Vaux-Cernay, il périt environ vingt mille hommes, tant tués que noyés (*tam submersione quam gladio*).

Dans la lettre que les prélats écrivirent après la bataille[1], ils insistent sur les moqueries par lesquelles

1. *Rec. Hist. Gaul.*, XIV, p. 88.

Digitized by Google

le roi d'Aragon accueillit leurs demandes. Ils ajoutent qu'un seul chevalier de l'armée de Montfort fut tué, avec un très petit nombre de servants. Quant au nombre des ennemis tués, étant donné leur multitude, on ne peut le fixer.

Les croisés étaient arrivés à Saverdun le mardi 10 et en étaient repartis le mercredi 11. La bataille eut lieu le 12.

Un autre récit assez détaillé de la bataille nous a été conservé par Guillaume de Puylaurens, qui fut chapelain de Raymond VII (mort en 1247). « Le récit de la bataille de Muret lui avait été fait par le jeune comte de Toulouse [le futur Raymond VII], témoin oculaire, et pour certaines circonstances qui précédèrent la bataille et font connaître les dispositions d'esprit où était Simon, il avait puisé dans les souvenirs de l'abbé de Pamiers qui s'était trouvé en rapport personnel avec le chef militaire de la croisade[1]. »

Voici un résumé de ce récit.

D'après Guillaume de Puylaurens[2], le comte de Montfort aurait montré à Maurin, abbé de Pamiers, qu'il avait rencontré à Boulbonne, une lettre du roi d'Aragon dans laquelle il saluait « une noble femme d'un noble Toulousain », en lui disant qu'il venait « chasser les Français de sa terre pour l'amour d'elle, et autres flatteries semblables. » « Comment voulez-vous que je respecte un roi, dit Simon de Montfort, qui pour une femme (*pro una meretrice*) marche contre

1. P. Meyer, *Chanson de la Croisade*, Intr., tome I, p. xv.
2. *Rec. Hist. Gaules*, XIX, p. 208.

Digitized by Google

les affaires de Dieu? » Et cela dit, Simon de Montfort remit la lettre dans son aumônière. Guillaume de Puylaurens suppose qu'un domestique ou un secrétaire de ce noble Toulousain, dont nous ignorons le nom, avait donné à Simon de Montfort une copie de cette lettre. G. de Puylaurens raconte, comme P. de Vaux-Cernay, qu'au moment où Simon de Montfort se préparait pour la bataille, son cheval le bouscula avec la tête et que Simon resta un moment étourdi (*stupefactus*). « Les croisés sortirent par la porte qui regarde l'orient, tandis que le camp était à l'occident », de manière à faire croire aux alliés qu'ils prenaient la fuite, « jusqu'à ce que, s'étant avancés un peu, passant une certaine rivière, ils revinssent dans la plaine contre l'ennemi ».

G. de Puylaurens s'accorde avec l'auteur de la *Chanson* pour dire que le comte de Toulouse proposa au roi d'Aragon d'attendre le choc des croisés dans le camp; mais le roi s'y refusa, mettant sur le compte de la peur et de la lâcheté les conseils qu'on lui donnait (*metui ascribens et ignaviae quod dicebatur*, p. 209 A.).

Simon de Montfort attaqua en trois colonnes; ses troupes enfoncèrent l'ennemi au premier choc, puis se tournèrent vers l'endroit où se tenait le roi. Le bruit des armes était tel que, de l'endroit d'où le jeune Raymond suivait les péripéties de la bataille[1], on entendait comme un bruit de haches abattant des arbres. Le « peuple de Toulouse » (*populus Tolosanus*), qui

1. Cf. *supra*, p. 27.

Digitized by Google

était resté au camp, s'apercevant enfin de la défaite, voulut fuir sur les bateaux (*navigium*); mais si quelques-uns se sauvèrent, d'autres se noyèrent et d'autres enfin, restés au camp, furent massacrés. Le nombre des tués aurait été de quinze mille. Le corps du roi, trouvé nu sur le champ de bataille, fut réclamé par les frères de l'hôpital Saint-Jean. Toujours d'après G. de Puylaurens, pas un seul croisé ne fut tué dans cette journée. Quant aux Toulousains, il n'y avait pas une maison « qui ne pleurât un mort ou un prisonnier. »

*
* *

En dehors de ces récits, qui sont les plus détaillés, nous pouvons glaner dans d'autres chroniques quelques autres détails plus ou moins authentiques ou intéressants.

Ainsi, on trouve au livre VIII (v. 601-863) de la *Philippide* de Guillaume le Breton un récit de la bataille; mais il n'a aucune valeur historique et il suffira de citer le trait suivant : Pierre d'Aragon est blessé en combat singulier par Simon de Montfort qui veut lui sauver la vie, « car il n'est pas permis à un comte de tuer un roi. » Mais un de ses soldats, nommé Pierre, qui « avait à lui seul tué près de deux cents ennemis », attaque le roi, qui était à pied, et, avant de le tuer, lui tient un long discours en trente vers, rempli de souvenirs classiques, que l'éditeur qualifie par ces quelques mots judicieux : *ineptus et intempestivus sermo tam prolixus in eo temporis puncto*[1].

1. *Recueil des Historiens des Gaules*, XVII.

Digitized by Google

Le chroniqueur Mathieu Paris rapporte l'anecdote suivante.

Le comte de Montfort, ayant appris par des espions que le roi d'Aragon allait se mettre à table, s'écria : « Je lui servirai le premier plat. » Et le roi fut tué, dit Mathieu Paris, avant d'avoir avalé trois bouchées de pain[1].

Le même chroniqueur prétend que Simon de Montfort avait laissé les portes de Muret ouvertes, parce que les évêques avaient envoyé des messagers au roi d'Aragon, et même avaient proposé d'aller le trouver pieds nus ; pendant ce temps, quelques soldats alliés auraient essayé de pénétrer dans la ville par ruse, et c'est alors que Simon de Montfort aurait demandé aux évêques, ou plutôt à l'évêque de Toulouse, qui faisait fonction de légat, de ne plus temporiser et de commencer l'attaque.

Le chroniqueur français Baudouin d'Avesnes, dont la Chronique finit en 1270, nous a laissé à son tour un récit assez détaillé, dans lequel nous relevons le passage suivant relatif à la mort du roi d'Aragon[2]. Deux chevaliers français, messire Alain de Roucy et messire Flourens de Villes, avaient juré de tuer le roi. Ils se trouvaient dans la deuxième colonne d'attaque. Quand ils virent le chevalier qui avait revêtu les armes du roi d'Aragon, ils lui coururent sus tous ensemble ; le chevalier se défendit du mieux qu'il put, mais messire Alain s'aperçut bien que le roi était

1. *Rec. Hist. Gaul.*, XVII, 709 D E.
2. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, VII, p. 53.

Digitized by Google

meilleur chevalier que celui qui portait ses armes et il s'écria : « Ce n'est pas lui! »

« Le roi d'Aragon, qui entendit ces paroles, piqua des esperons et ne voulut plus se cacher; il cria : « Non! ce n'est pas lui, mais le voici! » « Ce bon chevalier, vaillant et de grand courage, lève une masse d'armes turque et en frappe un chevalier des nôtres qu'il jeta à terre; puis il se lança dans la mêlée et là fit merveille d'armes. Quand messire Alain et messire Flourens s'en aperçurent, ils coururent sur lui tous ensemble et firent si bien, eux et leurs compagnons, qu'ils l'accablèrent et le tuèrent. »

Comme on le voit, c'est, en partie, un récit plus détaillé que celui de la *Chanson de la Croisade*, mais on y trouve la même scène et les mêmes paroles du roi d'Aragon : « Je suis le roi! »

D'après les Annales de l'abbaye de Waverley (*Rec. Hist. Gaul.*, XVIII, 202 E-203), le roi d'Aragon aurait été pris vivant par un chevalier français, *Jean de Bares*; mais la plupart des soldats, que l'on appelait *de praedicatione milites*, s'opposèrent à ce que la vie lui fût conservée et le tuèrent comme apostat.

Les chroniqueurs aragonais insistent sur ce fait que Pierre d'Aragon ne venait pas soutenir les hérétiques à proprement parler, mais qu'il venait au secours du comte de Toulouse et de ses propres sœurs qui lui paraissaient être injustement attaqués par les croisés[1].

1. Cf. Roderic de Tolède, in *Rec. Hist. Gaul.*, XIX, p. 230 C; cf. aussi *ibid.*, XIX, 233 B (*Chronique anonyme des Comtes de Barcelone*). Il est dit dans ce dernier passage qu'aucun Catalan ne fut tué.

Digitized by Google

Zurita rapporte la bataille d'après Bernard Gui, l'archevêque de Tolède (Roderic), un auteur catalan dont il ne donne pas le nom et la *Chronique* de Jaime Ier. Comme la plupart des autres chroniqueurs aragonais, il reproche aux alliés d'avoir pris honteusement la fuite en abandonnant le roi d'Aragon.

Enfin, le fils du roi Pierre II, dans sa *Chronique*[1], ajoute quelques détails qu'il avait recueillis des amis de son père. C'est lui qui nous raconte l'anecdote suivante, qu'il tenait du propre chapelain du roi. Pierre II était si fatigué par une nuit de débauche que « lorsqu'il entendit la messe avant le combat, il ne put demeurer debout durant l'évangile et qu'il fut obligé de s'asseoir. » Le chroniqueur ajoute que les troupes royales ne surent pas se ranger et que, autant à cause de leur mauvaise ordonnance que pour leurs péchés, elles furent battues. « Ainsi mourut mon père; car c'est de cette manière qu'en ont toujours usé mes ancêtres dans les batailles qu'ils ont données, et que j'en userai dans celles que je livrerai : vaincre ou mourir[2]. »

Voici d'ailleurs le récit de la bataille, d'après la *Chronique* de Jacques Ier d'Aragon.

E passat lo temps del nostre naximent, En Simon de Montfort, qui tenia la terra de Carcassés, e de Badarrés, e en Tolça ço que y havía goanyat lo Rey de França, volch haver amor ab nostre pare; e demaná-li que·ns liuras a ell, car ell nos

1. L'authenticité de cette *Chronique*, du moins en quelques-unes de ses parties, est fort contestée.

2. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, VII, 429.

Digitized by Google

norriría. E ell fias tant en el, e en la sua amor, que liurá ad ell nos per nodrir. E nos estan en son poder, les gents d'aqueles terres, que dessus havem dites, vengren a nostre pare, e dixeren-li que el podía esser senyor d'aqueles terres, si el les volia penre ni emparar. E el Rey En Pere nostre pare era franch, e piadós, e ab la pietat que a el pres d'els, dix que se'n emparaŕia : e enganaven-lo ab beles paraules. E d'una part li o daven de paraula, e d'altera part li o tolien per obra : car nos hoim a dir a·N G. de Cervera e a·N A. de Castelbi, e a·N Dalmau de Crexel, e a altres qui eren ab el, que li deyen : « Senyer, veus nostres castels e nostres víles, emparats-vos-en, e metets-hi vostres batles ». E can el ho volia emparar deyen-li : « Senyer, con gitarets nostres muylers de nostres maysons, mas nos e elles ne serem vostres, e· n farem vostra volentat. » E per aquesta manera no li atenien re que li prometessen. E mostraven-li lurs muylers, e lurs fiyles, e lurs parentes les pus beles que podien trobar. E quant sabien que el era hom de fempnes, tolien-li son bon proposit e feyen-lo mudar en ço que els volien. E can les noves serien longues de comtar a les coses cares que y foren, no·n volem pus parlar.

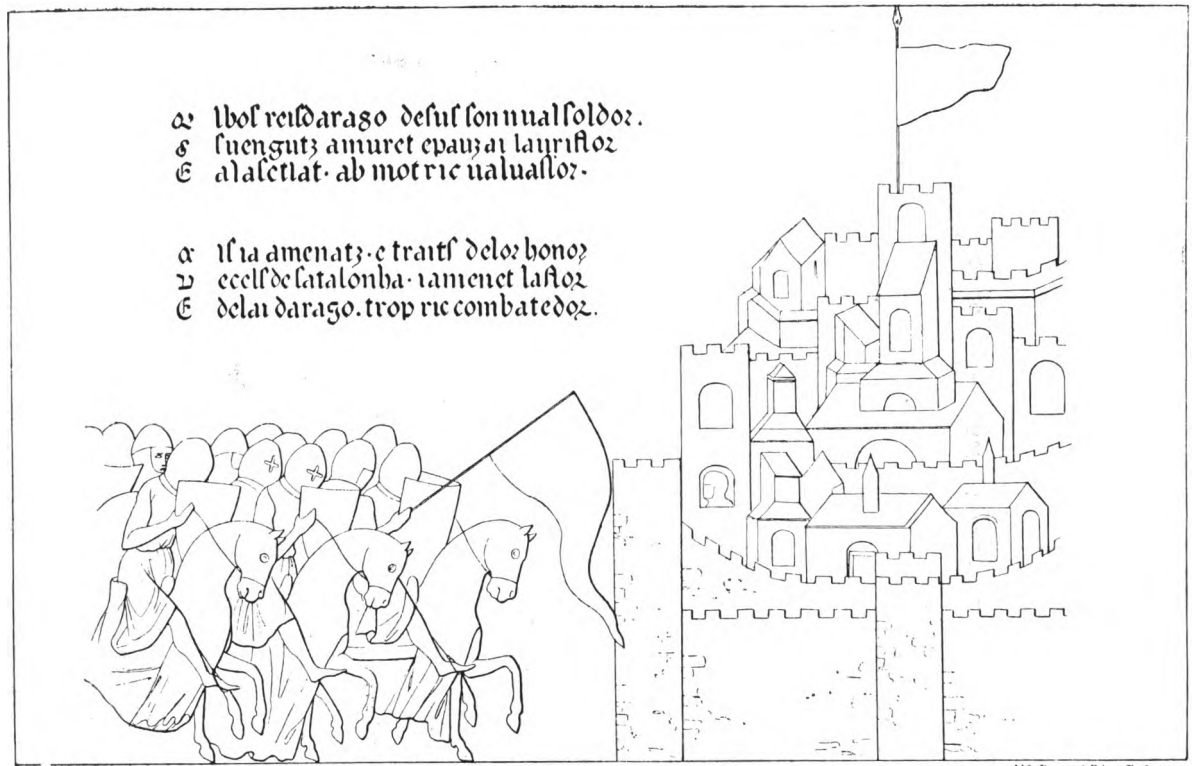
E·N Simon de Montfort era en Murel be ab .DCCC. homens a caval tro en.M., e nostre pare vench sobr'ell prop d'aquel loch on el estava. E foren ab el d'Aragó don Miquel de Luzia, e don Blascho d'Alagò, e don Roderich de Liçana, e don Ladro, e don Gomes de Luna, e don Miquel de Roda, e don G. de Puyo, e don Azmar Pardo, et d'altres de sa maynade molts qui a nos no poden membrar : mas tant nos membre que·ns dixeren aquels que·y avien estat, e sabien lo feyt, que levat don Gomes, e don Miquel de Roda, e Azmar Pardo, e alguns de sa meynade que'y moriren, qu'els altres lo desempararen en la batalla, e se·n fugiren : hí de Catalunya En Dalmau de Crexel, e N'Uch de Mataplana, e En G. d'Orta, e En Bernat dez Castel bisbal, e aquels fugiren ab los altres. Mas be sabem per cert que don Nuno Sanxes, e En G. de Montcada que fo fiyl d'En G. R. e de Na G. de Castel-

Digitized by Google

viy, no foren en la batayla, ans enviaren missatge al Rey que·ls esperas, e·l Rey no·ls volch esperar : e feu la batayla ab aquels qui eren ab el. E aquel dia que feu la batayla havía jagut ab una dona, si que nos hoim dir depuys a son reboster qui havia nom Gil, e·fo puys frare del Espital, qui havia estat en aquel conseyl, e altres qui ho viren per sos uyls, que anch a l'Evangeli no poc estar en peus, ans se sech en son seti mentres deya. E ans que fos la batayla volie·s metre En Simon de Montfort en son poder per fer sa volentat : e volie s'avenir ab el, e nostre pare no·u volch pendre. E quant viren açó lo comte Simon e aquels de dins preseren penitencia, e reeberen lo cors de Jhesu Christ, e dixeren que mes amaven morir el camp que en la vila. E sobre aço exiren combatre tots emsemps en una. E aquels de la part del Rey no saberen rengar la batayla ni anar justats, e ferien cada un rich hom per si, e ferien contra justa d'armes. E per lo mal ordonament, e per lo peccat que era en ells, hac-se a vençre la batayla, e per la marcè que no·y trobaren aquels qui eren dedins. E aquí morí nostre pare : car així ho ha usat nostre liynatge totz temps, que en les batayles qu'els an feytes ne nos farem, de vençre o morir. E nos romanguem en Carcassona en poder del comte, car el nos nodría e tenía aquel loch.

(*Cronica del rey en Jacme,* ed. Aguiló, §§ 8-9, pp. 15-18.)

Digitized by Google



Lith. Raynaud Frères, Toulouse

ARRIVÉE DU ROI PIERRE D'ARAGON DEVANT MURET.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

La Bataille et ses conséquences.

Études de MM. Delpech et Diculafoy. — Tactique des deux armées. — Chiffre des combattants et pertes. — Le roi d'Aragon protecteur des troubadours. — Le troubadour catalan Huc de Mataplana. — Les troubadours et la bataille de Muret. — Conséquences de la bataille.

Nous avons résumé les récits des principaux chroniqueurs anciens; ils concordent sur plusieurs points importants, mais ils sont quelquefois en désaccord sur certains détails. Essayons de nous faire une idée de ce que fut cette bataille et examinons rapidement ses conséquences.

La bataille de Muret a été l'objet de plusieurs travaux dont le plus important et le plus original est celui de Henri Delpech[1]. Cet auteur a voulu étudier à fond tout ce qui se rapporte à la bataille, à ses préparatifs et à ses conséquences, et il est arrivé, au point de vue technique, à une assez grande précision. Quant à la bataille proprement dite, voici comment il en conçoit le plan et le développement.

Et d'abord, M. Delpech est parvenu à reconstruire le plan de Muret en 1213. Les remparts de la ville dessinaient un triangle; un des angles était formé par

1. *La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au treizième siècle.* Montpellier, Société des Langues romanes, 1878.

Digitized by Google

le confluent de la Louge et de la Garonne : c'était là qu'était le donjon, très élevé[1], comme on peut le voir dans le dessin de la *Chanson de la Croisade*[2]. La ville n'avait que deux portes : la porte de Toulouse, à l'ouest, sur la Louge, et la porte de Salles se dirigeant vers le sud, et qui communiquait, mais par un détour en arrière, avec le pont sur la Garonne, construit en 1203; ce pont donnait accès à la route de Fanjeaux, par laquelle Simon de Montfort était venu et qui devait, en cas d'insuccès, lui servir de ligne de retraite. Le camp des Aragonais et des Toulousains paraît avoir été sur les hauteurs de Perramon, qui s'étendent à l'ouest de la ville, à environ 1.350 mètres des remparts[3]. La plaine qui s'étend au pied des collines de Perramon s'appelle l'Aragon, et une tradition qui remonte au seizième siècle, mais qui repose sur des documents antérieurs[4], veut que ce soit dans cette plaine que le roi d'Aragon ait été tué.

Le matin de la bataille, Simon de Montfort essaya

1. Il était, quand on le démolit, en 1623, de 34 cannes au-dessus du niveau du sol de la ville, ce qui, à 1m70 par canne, donne 57m60. H. Delpech, *op. laud.*, p. 137.

2. *Hist. gén. Lang.*, éd. Du Mège, t. V, p. 128.

3. L'aile gauche du camp des Toulousains tournée vers la Garonne, l'aile droite du camp aragonais tournée vers la Louge. Les Toulousains avaient amené une flottille d'approvisionnements; ils devaient rester en contact par leur gauche avec la Garonne, car le chevalier Dalmatz de Creixel vint leur annoncer la défaite près de la Garonne. Au point de vue philologique, *Pech Ramon* donnerait très bien *Perramon*, et c'est peut-être sur cette hauteur qu'était le camp du comte Raymond VI.

4. H. Delpech, *Un dernier mot sur la bataille de Muret.* Montpellier, 1878, p. 12.

Digitized by Google

de détacher le roi d'Aragon de ses alliés; c'était là peut-être une ruse politique et militaire. Mais les événements se précipitèrent dans cette matinée du 12 : pendant que les évêques délibéraient, d'après les uns, pendant qu'ils attendaient le retour des messagers qu'ils avaient envoyés au roi d'Aragon, d'après les autres, les Toulousains venaient insulter la place et quelques-uns même pénétraient en ville par les portes (sans doute la porte de Toulouse) que l'on avait laissées ouvertes en attendant le retour des messagers. Avec son esprit de décision habituel, Simon de Montfort comprit qu'il n'y avait plus un moment à perdre et que tout retard lui serait fatal.

Du côté des alliés, autant qu'on peut le conjecturer, l'armée était divisée en trois corps de cavalerie, l'infanterie n'ayant pas à cette époque de place dans les batailles et ne servant qu'aux sièges, à la garde des camps, etc. Le comte de Foix commandait le premier corps, composé surtout de Catalans; le roi d'Aragon s'était placé au centre de l'armée, contrairement à la coutume qui voulait que les rois fussent dans le troisième corps de bataille; ce troisième corps, d'après Dom Vaissete, aurait été commandé par le comte de Toulouse.

La bataille commença par une attaque du premier corps, commandé par le comte de Foix, et qui devait être accompagné de fantassins et de « pièces de siège » (probablement au nombre de six[1]); ce corps attaqua

1. H. Delpech, *op. laud.*, chap. IV.

Digitized by Google

la porte de Toulouse, qui faisait face à l'ouest; il avait passé la Louge et était sur la rive droite de cette petite rivière, autour de la porte de Toulouse. La *Chanson* dit que cette porte ne fut pas enlevée, malgré un sanglant combat.

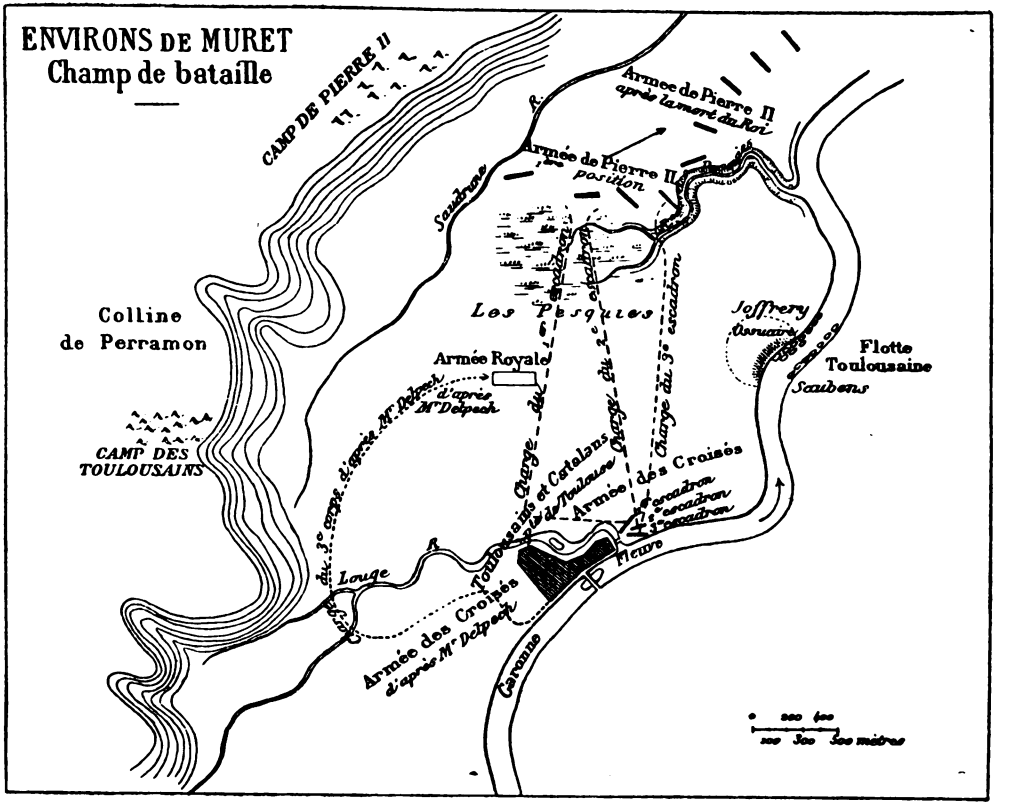
Peut-être cependant fut-elle enlevée, mais les assiégeants trouvèrent tellement d'obstacles à l'intérieur, barricades ou fossés, qu'ils ne purent aller plus loin.

Pendant ce temps, Montfort, laissant à l'infanterie la garde de Muret, sortait avec sa cavalerie par la porte de Salles, face au sud, et y rassemblait ses troupes. Il les groupa en trois corps.

A la tête du premier se trouvait Guillaume d'Encontre, un de ses plus fidèles lieutenants; la colonne du centre était commandée par Bouchard de Marly; c'est dans cette colonne que se trouvaient les chevaliers Alain de Rouci et Florent de Ville, qui avaient fait le serment de tuer le roi d'Aragon; la réserve était commandée par Simon de Montfort.

Par une ruse de guerre, il fit semblant de prendre le chemin du pont sur la Garonne, comme pour battre en retraite. Puis ses deux premiers corps faisaient volte-face et chargeaient le premier corps des alliés qui se trouvait sur la rive droite de la Louge, autour de la porte de Toulouse. Dans ce premier corps se trouvaient le comte de Foix, les contingents de chevaliers catalans et l'infanterie qui était venue attaquer la porte de Toulouse. Toutes ces troupes auraient été rejetées pêle-mêle dans la Louge et dispersées sans avoir pu combattre sur ce terrain étroit, encombré de machines

Digitized by Google


ENVIRONS DE MURET
Champ de bataille
CAMP DE PIERRE II
Armée de Pierre II
après la mort du Roi
Armée de Pierre II
position
Saudrune
Colline
de Perramon
Les Pesquies
Armée Royale
d'après Mr Delpech
Joffrery
Flotte
Toulousaine
Soubens
CAMP DES
TOULOUSAINS
Armée
des Croisés
Louge
Armée des Croisés
d'après Mr Delpech
Fleuve
Garonne

Digitized by Google

de guerre et où l'espace manquait à la cavalerie pour évoluer.

Les deux premiers corps de Montfort ayant ainsi dispersé l'avant-garde de l'armée alliée, passèrent la Louge, chargèrent le deuxième corps, qui se trouvait dans la plaine de l'Aragon et où se tenait le roi. Celui-ci fut tué et sa « maison » (*maynade*) se fit tuer à ses côtés; de tous les grands chefs aragonais qui étaient avec lui, aucun ne paraît avoir pris la fuite.

Pendant ce temps, Simon de Montfort remontait la rive droite de la Louge jusqu'à Rudelle, qui est à environ 1.300 mètres des anciens remparts, et passait la Louge à ce point[1]. Puis il se rabattait dans la plaine de l'Aragon et prenait en flanc le deuxième corps aragonais déjà enfoncé par une attaque de front et gêné peut-être par le désordre que causaient les fuyards du premier corps. La défaite du deuxième corps était consommée. Le troisième corps, où se tenait le comte de Toulouse, ne prenait pas part au combat pour des raisons politiques[2] ou militaires et abandonnait le terrain.

Quant à l'infanterie toulousaine, elle était sortie de

1. C'est là que se seraient trouvés les marais dont il est question dans la *Chanson*. C'est là aussi qu'un parti peu important d'Aragonais aurait essayé d'arrêter Simon de Montfort : Simon aurait renversé un des assaillants d'un formidable coup de poing.

2. Politiques, si on admet avec M. Delpech que le comte de Toulouse, mécontent des procédés du roi d'Aragon et devenu soupçonneux, a voulu laisser écraser son allié, ce qui est bien peu vraisemblable. Il est probable, au contraire, que c'est pour des raisons militaires (impossibilité de charger sur une troupe mêlée d'amis et d'ennemis, ou autre raison) que le comte de Toulouse resta inactif.

Digitized by Google

son camp et avait repris son attaque de Muret, sans doute avec de nouvelles forces. C'est au retour de sa charge victorieuse que l'armée de Simon de Montfort la surprit en rase campagne et la massacra. L'infanterie de Montfort, étant sortie à son tour de Muret, avait achevé les blessés et dépouillé les cadavres, suivant l'usage de l'époque.

On peut admettre en partie cette reconstitution de la bataille, mais nous croyons, avec A. Molinier[1], que la première attaque des croisés n'a pas eu lieu sur la rive droite de la Louge et que les alliés avaient fait, comme le disent la *Chanson* et Pierre de Vaux-Cernay, une tentative infructueuse contre la porte de Toulouse et étaient revenus en arrière au moment où les deux premiers groupes de l'armée de Montfort passèrent la Louge. Par contre, les croisés n'auraient pas eu besoin de pénétrer dans le camp des Toulousains pour les massacrer, car ceux-ci avaient imprudemment recommencé l'attaque de Muret et devaient se trouver dans la plaine, à gauche de la cavalerie aragonaise, quand ils furent surpris par la cavalerie de Montfort victorieuse et rejetés dans la Louge et dans la Garonne, au confluent de ces deux rivières.

A ce moment s'était produite une intervention de l'évêque Folquet. La plupart des chroniqueurs assurent qu'il députa aux Toulousains un messager, porteur de sa propre « cagoule » (il appartenait à l'ordre cistercien), pour les exhorter à se rendre; mais les Toulou-

1. *La bataille de Muret d'après les Chroniques contemporaines* (*Histoire générale de Languedoc*, VII, p. 254 et suiv.).

Digitized by Google

sains, confiants dans la victoire, le renvoyèrent non sans l'avoir maltraité et blessé. La cavalerie victorieuse survenant dissipa les illusions des Toulousains, qui ne pouvaient croire que le roi d'Aragon eût été vaincu.

Il dut se produire une grande panique, augmentée par l'arrivée de quelques fuyards du combat de cavalerie, comme nous le prouve le dramatique épisode raconté par la *Chanson* du chevalier Dalmas de Creixel se précipitant dans la Garonne en annonçant la défaite et la mort du roi d'Aragon.

Les Toulousains essayèrent de s'embarquer; mais la panique les empêcha de le faire méthodiquement et beaucoup se noyèrent. L'eau était « rapide » (*rabineyra*) et peut-être la Garonne était-elle grossie par les pluies. Les barques devaient être d'ailleurs en nombre insuffisant : Dom Vaissete parle « des bateaux qui avaient amené les Toulousains par la Garonne. » Il devait y avoir un train de bateaux pour les machines de guerre ou pour les provisions; mais la majeure partie de l'armée devait être venue par voie de terre, comme le laisse entendre la *Chanson* (v. 2925).

Postérieurement à M. H. Delpech, M. Dieulafoy a consacré à son tour une savante étude à la bataille de Muret[1]. Il la conçoit tout autrement que son prédécesseur, comme on va le voir.

1. Dieulafoy, *La bataille de Muret*, dans *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXXVI, 2e partie, pp. 95-135.

Digitized by Google

A l'encontre de M. Delpech, qui croyait qu'il n'y avait que deux portes à Muret, la porte de Toulouse et la porte de Salles, M. Dieulafoy me paraît avoir démontré qu'il y en avait au moins une troisième, qui faisait communiquer la ville avec le pont établi sur la Garonne en 1203. Il semble, en effet, peu probable qu'à la construction de ce pont n'ait pas correspondu une porte nouvelle dans la ville et que les voyageurs ou les défenseurs aient été obligés de faire le long détour qu'exige le passage par la porte de Salles. Cette porte, que M. Dieulafoy appelle « porte de l'Est », ne donnait pas d'ailleurs directement sur le pont, mais elle en était séparée par une assez longue distance, à cause de la rampe d'accès nécessaire pour aller dans la ville. Une quatrième porte enfin donnait sur la Louge, près de son embouchure : c'était la porte Saint-Sernin, qui communiquait avec le pont du même nom.

L'argumentation de M. Dieulafoy repose surtout sur l'existence du pont qu'il appelle *pont de Saint-Sernin*, qui faisait communiquer le donjon avec l'extérieur. « Le château avait une issue spéciale, la porte de Saint-Sernin, dominant la Louge et suivie d'un pont dont il existe les deux culées à 60 mètres environ de l'embouchure actuelle de la rivière[1]. » En note, M. Dieulafoy ajoute : « Le livre terrier de 1669 (p. 24, au tènement de la ville, n° 2) constate l'existence de cette porte également nommée *Castel Vielh*. Elle répon-

1. Dieulafoy, *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, XXXVI, 2e partie, p. 104.

Digitized by Google

dait, sans doute, à la tour du Nord qui en défendait le pas. »

M. Dieulafoy admet la sortie par la porte de Salles; puis les croisés se dirigent vers le Nord en longeant la Garonne, entre le fleuve et le rempart, et les trois corps passent la Louge à l'est de la citadelle, par la porte Saint-Sernin, et non à l'ouest de Muret, comme le voudrait M. H. Delpech. C'est là qu'est la grosse différence entre les deux conceptions. Ce point était protégé par le donjon; les Toulousains, qui assiégeaient la porte de Toulouse et qui tenaient le cours supérieur de la Louge, n'avaient pas pu s'en approcher.

Le premier corps des croisés, après avoir franchi la Louge, serait venu dégager la porte de Toulouse, puis aurait chargé la cavalerie qui se trouvait dans la plaine, en arrière du marais des *Pesquiès*, aujourd'hui desséché. Le second corps chargea en même temps; quant au corps de Simon de Monfort, il se dirigea vers la gauche de la seconde ligne des alliés, celle où se tenait le roi d'Aragon, il y rencontra un fossé, le franchit et tomba sur l'aile gauche du corps ennemi : ce fossé paraît être le ruisseau des *Pesquiés*.

On voit les différences profondes qu'il y a entre cette conception de la bataille et celle de M. Delpech. M. Dieulafoy les résume (p. 132) et montre que beaucoup des conceptions de M. Delpech sont en contradiction avec les textes. M. Delpech paraît trop préoccupé de reconstruire une bataille savante et de trouver une stratégie remarquable dans les mouvements des deux armées. Le lieu choisi pour passer la Louge paraît

Digitized by Google

à M. Dieulafoy très éloigné : puis, le corps de Simon de Montfort aurait été obligé, pour fournir la charge, de passer sous les projectiles du camp des Toulousains, que M. Dieulafoy met comme M. Delpech, sur la hauteur de Perramon, mais à gauche, vu de Muret, tandis que le camp de Pierre II était à droite des mêmes hauteurs[1].

« En résumé, conclut M. Dieulafoy, Simon de Montfort fut un général décidé et audacieux ou prudent, suivant l'heure ; mais, pas plus que ses contemporains ou ses successeurs durant une longue suite d'années, il ne connut d'une manière scientifique ni ne pratiqua d'instinct la haute tactique et la haute stratégie. » (P. 134).

Cette réflexion nous paraît très juste, même si nous ne sommes pas sûrs que M. Dieulafoy ait éclairci définitivement tous les problèmes qui se posent au sujet de ce combat.

La grosse difficulté était pour Simon de Montfort de faire passer la Louge à son armée, sans être gêné par les coalisés qui en tenaient (en partie du moins) les deux rives. Passer la Louge en amont de Muret était peut-être facile, à condition d'aller la passer assez loin ; si l'armée de Montfort l'a passée à l'abri de la citadelle, d'où l'infanterie pouvait protéger le passage, en battant les abords de ses projectiles, la difficulté est moindre.

Au sujet du mouvement tournant, M. Dieulafoy croit qu'il y a eu une erreur de la plupart des histo-

1. M. Dieulafoy, *loc. laud.*, p. 125.

Digitized by Google

riens, à commencer par les Bénédictins, sur les mots *irruens a sinistra*, « du côté gauche », qui s'appliqueraient à l'aile gauche des coalisés, mais non à l'aile gauche de Montfort. C'est donc entre cette aile et la Garonne que Simon de Montfort aurait chargé, après avoir passé le ruisseau des *Pesquiés*.

En résumé, M. Dieulafoy admet que les croisés sont sortis par la porte de Salles, mais cette porte était une sorte d'ouvrage à deux issues dont l'une donnait sur la rive de la Garonne et était la plus rapprochée du pont. Enfin, il faut admettre que la « risberne » formait terrasse et quai tout le long de la Garonne jusqu'au confluent de la Louge et à la porte de Saint-Sernin. C'est par là que l'armée de Montfort aurait défilé, en dehors de la vue des Toulousains, pour aller ressortir à un endroit où on ne les attendait sans doute pas, car les alliés pouvaient croire que Simon de Montfort commençait son mouvement de retraite.

M. Pèire Dévoluy, ancien *capoulié* du félibrige, officier du génie, a publié à son tour une étude sommaire sur la bataille; il se rallie à la conception de M. Dieulafoy et il admet que l'armée de Simon de Montfort a débouché dans la plaine par le pont sur la Louge qui se trouvait au pied du donjon. Il croit seulement que la bataille a eu lieu un peu plus au Sud que ne le veut M. Dieulafoy et il n'est pas tout à fait d'accord avec ce dernier au sujet des positions de Raimond VI et de Pierre II[1].

1. *Vivo Prouvènço*, nº 33 (7 septembre 1907).

Digitized by Google

Telles sont ces deux conceptions différentes de la bataille. Toutes deux s'appuient sur les textes anciens et essaient de les interpréter avec précision; mais on peut dire, sans être grand clerc en la matière, que M. Delpech a une trop haute idée des capacités tactiques ou stratégiques des généraux de ce temps; il est trop enclin à juger leurs mouvements d'après les principes de la guerre moderne, où le maniement des masses n'est possible qu'avec un minimum de connaissances techniques de stratégie et de tactique, et il a prêté aux chefs des deux armées, ou du moins au chef de l'armée victorieuse, un plan à grande envergure et à grand développement plus propre aux manœuvres d'une armée moderne qu'à la conduite d'un corps de mille cavaliers.

Sans doute, Simon de Montfort a passé une rivière en face d'un ennemi supérieur en nombre; mais il semble bien que ses adversaires n'aient rien fait pour l'arrêter, comme ils n'avaient pas essayé de défendre le passage de la Garonne; car ils avaient intérêt à l'attirer dans la plaine, persuadés qu'ils l'y battraient, à cause de leur supériorité numérique. Mais pour cela, il aurait fallu que l'armée alliée n'attendît pas le choc, comme elle semble l'avoir attendu; Simon de Montfort avait ordonné à ses troupes de charger en masse et de négliger le combat individuel; il semble bien que les choses se soient passées ainsi et que le succès ait répondu à la manœuvre simple et habile à la fois, qui consiste, pour la grosse cavalerie, en face d'un adversaire immobile, mou ou irrésolu, à charger à fond.

Digitized by Google

Simon de Montfort a appliqué un autre principe très général, très élémentaire, et, paraît-il, très difficile à appliquer, de toute tactique militaire : battre séparément les corps d'une armée supérieure en nombre. C'est ainsi que, par son habileté, il a pu réunir à un moment de la bataille ses neuf cents cavaliers contre les cinq ou six cents cavaliers du roi d'Aragon.

Les fautes militaires du roi d'Aragon sont incontestables et personne dans son entourage ne les contesta[1]. Son fils dit que sa défaite fut due à plusieurs causes : 1° l'armée des croisés eut l'art de grouper plusieurs corps en un seul; 2° les troupes du roi, au contraire, ne surent pas se concentrer ni adopter un bon ordre de bataille; 3° chaque « riche homme » combattit pour lui; 4° l'armée aragonaise fit un emploi peu judicieux de chaque arme; 5° enfin, l'ordre de bataille était mauvais. De ces cinq causes, chacune suffirait, à elle seule, pour faire perdre une bataille; elles sont la manifestation d'un état d'esprit qui n'a qu'un nom ou deux dans toutes les langues, et qui s'appelle l'indiscipline et le manque de préparation militaire, l'une n'étant pas d'ailleurs plus excusable que l'autre.

Quant aux causes morales de la victoire des croisés, elles peuvent se ramener à deux, mais toutes deux d'importance capitale : un enthousiasme fanatique à toute épreuve chez les chefs et les soldats et la volonté de vaincre à tout prix : il n'y avait plus de vivres dans Muret et, en cas de défaite, il n'y avait plus de ré-

1. H. Delpech, *op. laud.*, p. 70.

Digitized by Google

serves pour soutenir la retraite. Le petit discours que la *Chanson* fait tenir à Simon de Montfort avant la bataille résume bien les sentiments qui devaient animer les combattants du côté des croisés.

Du côté des alliés, les dispositions morales n'étaient pas les mêmes. Le fanatisme était moins grand; parmi les Aragonais, quelques-uns peut-être ne venaient combattre qu'à regret les chevaliers français qui avaient coopéré avec eux, l'année d'auparavant, à la brillante victoire de las Navas de Tolosa. De plus, il n'y avait pas unité de vues entre les chefs, s'il y avait unité de commandement, le comte de Toulouse jouant un peu le rôle d'Olivier, tandis que Pierre d'Aragon, par sa témérité, se rapprochait plutôt de Roland.

Enfin, au point de vue politique, il y avait peut-être des défiances entre les deux principaux groupes d'alliés; mais il ne faudrait pas les exagérer et croire qu'elles suffiraient à expliquer l'inaction des chevaliers du comte de Toulouse et l'abandon du roi d'Aragon au milieu du combat, abandon que les historiens aragonais ont tant reproché aux chevaliers méridionaux et catalans. Il semble que l'inaction du troisième corps, celui que commandait le comte de Toulouse, soit due à des raisons purement militaires. Il était peut-être trop loin en réserve et peut-être dut-il se borner à rallier les fuyards.

*
* *

Les historiens ne sont pas d'accord sur le nombre des troupes qui prirent part des deux côtés à la ba-

Digitized by Google

taille. Dom Vaissete[1], qui a essayé de se reconnaître au milieu des renseignements contradictoires fournis par les anciens chroniqueurs, est arrivé aux conclusions suivantes.

Simon de Montfort avait peu de troupes : d'après les uns, environ huit cents hommes, tant chevaliers que sergents à cheval ou écuyers; d'après les autres, deux ou trois cents chevaliers, cinq cents écuyers et environ sept cents fantassins; mais ces derniers ne prirent pas part à la bataille et restèrent à la garde de la ville.

C'est surtout en ce qui concerne le nombre des troupes alliées que l'imagination des chroniqueurs s'est donnée libre carrière.

Guillaume le Breton fait monter le chiffre à 200.000. Pierre de Vaux-Cernay dit qu'on « croyait » que l'armée alliée était forte de cent mille hommes, mais Pierre de Marca fait observer « qu'on pourrait bien en rabattre la moitié sans se méprendre. » Simon avait environ mille hommes de cavalerie; la cavalerie des princes confédérés n'était pas deux fois plus nombreuse. Pierre d'Aragon amena environ mille chevaliers; les comtes de Toulouse, de Foix et de Comminges ne durent guère en réunir davantage.

L'infanterie fut certainement plus nombreuse, mais elle ne prit pas part à la bataille, sauf sans doute à l'attaque du début et de la fin. Elle était exclusivement composée de méridionaux, le roi d'Aragon n'ayant

1. *Histoire générale de Languedoc*, édit. Privat, VII, note XVII.

Digitized by Google

amené que de la cavalerie. C'était une sorte de milice composée surtout de Toulousains et de Montalbanais, bourgeois et menu peuple, et nullement aguerrie. Il y en aurait eu environ quarante mille. Quel que soit le nombre de cette infanterie, « comme le combat ne se passa qu'entre la cavalerie des deux partis, il s'ensuit que, durant l'action, deux confédérés tout au plus combattirent contre un croisé[1]. »

Quant aux pertes subies par les deux armées, il est aussi difficile de les préciser. Les croisés n'auraient perdu que quelques hommes, ce qui est bien possible, étant donné l'armement du temps et la rapidité de l'attaque et de la victoire. Pour les alliés, les pertes seraient montées au contraire à quinze ou vingt mille hommes. C'est là un chiffre assez élevé, mais qui pourrait s'expliquer par plusieurs causes : les chevaliers de Simon de Montfort, au retour de leur charge victorieuse, en massacrèrent une grande partie, car ces milices étaient mal ou peu armées ; une autre partie se serait noyée dans la Garonne, en essayant de rejoindre les bateaux qui y étaient amarrés et qui avaient peut-être servi à apporter les armes, les munitions et les vivres[2].

1. *Histoire générale de Languedoc*, édition Privat, t. VII, p. 51a. C'est à peu près au même chiffre qu'arrive M. Delpech ; il nous paraît encore bien élevé : sur ces quarante mille hommes, tous n'étaient sûrement pas des combattants.

2. M. H. Delpech, dans son livre sur la bataille de Muret, évalue les pertes des croisés à 80 hommes tués ou blessés ; *op. laud.*, p. 74.

Digitized by Google

*
* *

Il ne semble pas qu'il puisse y avoir de doute sur les mobiles qui poussèrent le roi d'Aragon à venir au secours du comte de Toulouse et de ses alliés. Cependant, quelques chroniqueurs du treizième siècle lui en ont prêté de peu sérieux. On a vu plus haut le récit de Guillaume de Puylaurens, d'après lequel Pierre d'Aragon venait « pour une femme » et même pour une femme de mauvaise vie (*meretrix*). Mais, si femme il y a, comme le fait observer Baluze[1], il pourrait s'agir des deux sœurs du roi, mariées l'une au comte de Toulouse et l'autre à son fils ; il se peut très bien que Pierre d'Aragon leur ait écrit que c'était par amour pour elles qu'il venait chasser les Français. Simon de Montfort aurait pu être trompé par la personne qui lui avait procuré une copie de cette lettre ou il aurait pu tromper volontairement le bon abbé de Pamiers, qui rapporta le fait au non moins naïf Guillaume de Puylaurens.

Ce n'est pas que Pierre d'Aragon ne fût pas absolument capable d'une folie de ce genre. Son fils nous a raconté que le matin de la bataille il était tellement fatigué des excès de la nuit qu'il avait peine à se tenir debout[2].

D'autre part, le grave Zurita rapporte que les princes méridionaux, connaissant l'amour de Pierre pour

1. *Marca hispanica*, c. 522.
2. Cf. *supra*, p. 34.

Digitized by Google

la débauche, n'hésitaient pas à lui procurer des occasions de la satisfaire, et en flattant ainsi ses passions échappaient à l'autorité et à l'influence politique qu'il essayait d'exercer sur eux.

Mais nous avons peine à croire que Pierre d'Aragon n'ait pas eu des mobiles d'un autre ordre. Les liens de famille qui l'unissaient au comte de Toulouse suffiraient déjà à justifier son intervention. C'est l'explication que donne l'auteur de la *Chanson de la Croisade*, et cette explication d'un auteur contemporain des événements en vaut bien une autre. C'est certainement celle que l'on donnait autour de lui et nous devons en tenir compte.

Les historiens et chroniqueurs aragonais insistent sur ce fait que Pierre ne venait pas au secours des hérétiques. Il y avait longtemps que les hommes politiques clairvoyants et indépendants s'étaient aperçus que la croisade avait dévié de son but primitif; il s'agissait maintenant de biens temporels et d'intérêts terrestres; Simon de Montfort et ses compagnons étaient des croyants ardents et fanatiques; mais ils étaient aussi des hommes politiques très intéressés et très avisés, en même temps d'ailleurs que d'excellents soldats.

C'était donc pour des biens positifs et non seulement pour une idée qu'ils se battirent à Muret. Le roi d'Aragon avait-il, lui aussi, des desseins politiques et avait-il rêvé, après la victoire, d'établir sa domination en deçà des Pyrénées, sur une partie plus ou moins grande du domaine méridional?

Digitized by Google

Cela n'est pas impossible. Depuis longtemps, les rois d'Aragon cherchaient à consolider leur pouvoir sur le versant français des Pyrénées Orientales et les possessions qu'ils y avaient au treizième siècle, depuis Montpellier jusqu'à la Cerdagne, leur permettaient d'exercer une certaine influence sur les affaires du Midi.

Mais quelles que fussent les intentions et quels que fussent les mobiles qui poussèrent le roi d'Aragon à prendre la cause du comte de Toulouse, il est certain que les contemporains, comme l'auteur de la *Chanson de la Croisade*, virent dans son acte un geste chevaleresque et désintéressé. Sans doute, Pierre n'était pas intervenu au début de la croisade. Mais il s'était adressé au Pape, en 1212, un an avant la bataille de Muret, et lui avait exposé ses plaintes au sujet de la guerre injuste que Simon de Montfort faisait au comte de Toulouse et à ses alliés. Le Pape ordonna à son légat, l'archevêque de Narbonne, d'assembler un concile et écrivit en même temps à Simon de Montfort. Sa lettre à ce dernier se terminait par ces paroles sévères[1] : « Nous vous ordonnons de lui restituer [au comte de Toulouse] et à ses vassaux tous les domaines que vous avez envahis sur eux, de crainte qu'en les retenant injustement on ne dise que nous avons travaillé pour votre propre avantage et non pour la cause de la foi. »

Le concile, réuni à Lavaur, rejeta les propositions du roi d'Aragon et refusa d'admettre le comte de Toulouse à se justifier. Pierre d'Aragon en appela au pape

1. Voir *Histoire générale de Languedoc*, édit. Privat, VI, p. 400.

Digitized by Google

Innocent III, mais en vain. Quelque temps après, Simon de Montfort lui envoyait un « défi » et la guerre était déclarée entre les deux princes. Pierre commença aussitôt ses préparatifs et rassembla son armée au mois de mai. Il la prit toute à sa solde et engagea presque tout son patrimoine. Au mois de septembre, il était à Toulouse, et le 10 du même mois il se présentait devant Muret.

Les raisons qui l'avaient amené à prendre avec tant de vigueur le parti du comte de Toulouse doivent être nombreuses et complexes, comme il arrive d'ordinaire dans les affaires d'ordre politique. Mais il ne faut pas oublier que Pierre II était plutôt un vaillant soldat qu'un grand roi, et ce que nous savons de son caractère nous permet de croire que, parmi les mobiles qui le poussèrent, l'ambition et le calcul ne furent pas les seuls ni même les principaux : le chevaleresque vaincu de Muret n'est pas un Louis XI.

Nous n'aurons garde d'oublier que Pierre II fut un des protecteurs les plus dévoués de la poésie méridionale. On a même une tenson entre Giraut de Borneil et un « roi d'Aragon », dans lequel on a voulu reconnaître Pierre II. Mais cela n'est nullement sûr : Milá serait disposé[1] à attribuer une partie de cette poésie à Alfonse II, père de Pierre II, et Chabaneau est du même avis[2].

1. *De los Trovadores en España*, p. 263.

2. *Hist. gén. de Lang.*, X, p. 368. Cf. Chabaneau, *Mss. perdus*, p. 32, n. 2, et A. Kolsen, *Guiraut von Borneil* (Thèse de Berlin, 1894), pp. 52-59.

Digitized by Google

Il existe une autre tenson, écrite sans doute en provençal, mais qui ne nous est parvenue que sous une forme française (dialecte champenois ou lorrain), entre un poète nommé Andreu de Paris (en Rouergue?) et un roi d'Aragon qui n'est pas autrement désigné.

Un vers où il semble être question de Muret

Ains les irai tous vaincre sor Morel

pourrait faire croire, à première vue, qu'il s'agit de Pierre II. Mais, comme le fait observer Milá y Fontanols, le fait de nommer cette ville ne doit pas avoir « d'effet rétroactif » sur cette poésie qu'il aurait dû composer avant de penser au siège de cette place. De plus, il est question, dans cette pièce, de l'affection du roi pour son épouse; or, Pierre II abandonna promptement sa femme Marie de Montpellier. Enfin, surtout, il y est question (dans la première strophe) d'une guerre entre le roi d'Angleterre et le roi de France, et non d'une guerre faite par le roi d'Aragon[1].

Il n'est donc pas absolument certain que Pierre II ait composé des poésies dans notre langue méridionale. Ce qui est sûr, c'est qu'il fut un grand admirateur de cette poésie et un protecteur éclairé de ses représentants. Quelques-uns des meilleurs troubadours

1. Cette tenson se trouve dans un chansonnier français de la bibliothèque de Berne et a été publiée dans l'*Archiv für das Studium der neueren Sprachen*, t. XLII, pp. 329-330. Le vers cité plus haut est mis dans la bouche du poète et il n'est pas sûr que *Morel* représente *Muret;* il pourrait s'agir simplement d'un nom de cheval.

Digitized by Google

fréquentèrent sa cour : parmi eux deux Toulousains, Peire Vidal et Aimeric de Pégulhan, sans compter Giraut de Borneil, Peire Cardenal et plusieurs autres de moindre valeur.

Le troubadour Raimon de Miraval, qui était un petit seigneur du Cabardès, fut pendant longtemps en relations étroites d'amitié avec Pierre II. Mais, d'après la *razo* d'une de ses chansons, cette amitié ne survécut pas à une aventure dont Raimon de Miraval fut la victime[1]. Le poète avait si bien chanté la beauté d'Azalaïs de Boissezon, de Lombers[2], que le comte de Foix et celui de Toulouse brûlaient d'amour pour elle. Le roi d'Aragon s'enflamma à son tour et désira la voir. Raimon de Miraval l'accompagna à Lombers et il aurait même prié le roi de plaider sa cause auprès d'Azalaïs. Mais le roi *galantuomo* plaida encore mieux la sienne et obtint tout ce qu'il voulut d'Azalaïs[3]. Ce n'est pas le lieu d'examiner ce qu'il y a de vrai dans cette aventure. Bien des détails en sont romanesques et sont empruntés à la chanson même que l'auteur de la *razo* commente[4]. Mais il n'est pas impossible qu'il

1. Cf. sur tout ceci P. Andraud, *Le troubadour Raimon de Miraval*, pp. 114 et suivantes.

2. Commune du canton de Réalmont, arrondissement d'Albi.

3. La *razo* dit crûment : *si que la nueg ac lo reis tot so que volc*. Andraud, *op. laud.*, p. 220.

4. Andraud, *ibid.*, Diez, *Leben und Werke*, 2e éd., p. 312. Il semble bien qu'une intrigue amoureuse ait amené à Lombers le roi d'Aragon et Raimon de Miraval. Avec un peu d'imagination, on peut même se demander si ce n'est pas une lettre de Pierre II à Azalaïs que Simon de Montfort avait interceptée (cf. *supra*, p. 26), car on lit dans la même *razo* : « e·l reis senes vezer s'en era fort enamoratz, e l'avia mandat sos messatges e sas joias. » Andraud, *ibid.*, p. 220.

Digitized by Google

y ait dans cette légende quelque fonds de vérité : on ne prête qu'aux riches.

Un troubadour anonyme souhaite, dans une chanson, que les Français et les Aragonais se rencontrent :

Elms et ausbercs me plairia
Et astas ab bels penos
Vissem huei mais pels cambos,
E senhals de manta guia ;
E que·ns visson ad un dia
Essems li Frances e nos,
Per vezer quals miels poiría
Aver de cavallairia ;
E quar es nostra razos
Cre que·l dans ab els n'iria.

« J'aimerais à voir aujourd'hui par les champs heaumes et hauberts, et lances avec beaux penons et enseignes de toute nature ; et j'aimerais que nous nous rencontrions un jour, les Français et nous, pour voir qui aurait le plus de chevalerie ; comme nous avons le droit pour nous, je crois que le dommage serait pour eux[1]. » La rencontre eut lieu, en effet, mais, malgré le droit et la justice, elle n'eut pas le succès que le troubadour anonyme en attendait : *Victrix causa Diis placuit.*

Les historiens ne nous ont pas conservé le nom de tous les chevaliers aragonais qui succombèrent à Muret. Nous savons seulement que, en dehors de Miquel de Luzia, l'ami et le protecteur de Peire Vidal, il y eut

1. Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, p. 340.

Digitized by Google

Gomez de Luna, Aznar Pardo et Pedro Pardo, le père et le fils. Le chevalier catalan Huc de Mataplana mourut de ses blessures. Quant à Nuño Sanchez, cousin du roi, et Guilhem de Moncade, on sait qu'ils n'assistaient pas à la bataille et qu'ils se trouvaient à ce moment-là dans les environs de Narbonne.

Parmi les nobles catalans qui accompagnaient le roi d'Aragon à Muret, nous avons cité Huc de Mataplana, grand protecteur des troubadours et poète lui-même[1], qui succomba à ses blessures quelque temps après la bataille. Il appartenait à une des maisons les plus illustres de Catalogne. Il tenait une cour somptueuse dans son château de Mataplana[2], comme nous l'apprend le troubadour Raimon Vidal de Besalu. Il était avenant, franc, aimable, savait reconnaître et écouter les poètes de talent[3]. Dans une nouvelle en vers du même Raimon Vidal se trouve un éloge encore plus développé de ce troubadour et de sa libéralité[4]. Le poète nous représente une fête donnée au château de Mataplana. On y mangeait « avec joie, rire et entrain dans la salle. » On y jouait « aux tables et aux échecs » sur des tapis de toutes couleurs, « verts et vermeils, violets et bleus »; il y avait des femmes charmantes (*donas suaus*) et la conversation était des plus courtoises.

1. Cf. Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, pp. 315-325.

2. Le château de Mataplana se trouve dans les montagnes qui sont dans le voisinage de Ripoll.

3. Cf. la poésie *Abrils issia...*, v. 641, sq.

4. *En aquel temps...*

Digitized by Google

Il nous reste trois poésies de Huc de Mataplana, un sirventés, adressé au troubadour Raimon de Miraval, et où il prend parti pour la femme du troubadour, dont ce dernier s'était séparé ; les autres poésies d'Huc sont une tenson avec un jongleur nommé Reculaire[1] et une tenson avec Blacasset.

*
* *

Les allusions directes à la défaite de Muret ne sont pas nombreuses chez les troubadours[2] ; nous ne connaissons pas de *planh* sur la mort du roi d'Aragon, sauf peut-être une poésie de Peire Cardenal[3].

En revanche, dans la biographie de Perdigon, il est dit que ce troubadour suivit la croisade dans les rangs des croisés et qu'après la défaite de Muret « où mourut le roi d'Aragon et plus de vingt mille hommes, il loua Dieu de ce que les Français avaient tué et déconfit le roi d'Aragon qui lui avait donné des vêtements et l'avait comblé de dons » ; il devint pauvre et fut méprisé de tous ; quand le comte Raimon eut recouvré sa terre, Perdigon, dont tous les protecteurs étaient morts et qui était devenu un objet de mépris, se retira à l'abbaye de Sylvabelle.

1. Voir pour tout ceci Milá y Fontanals, *De los trovadores en España*, pp. 134-152.

2. Uc de Saint Cyr y fait allusion dans un sirventés, composé vingt-sept ans plus tard (*Un sirventes vuelh far*, v. 22).

3. C. Fabre, *Mélanges Chabaneau*, p. 264. Il s'agit du sirventès *Aissi com hom planh son filh e son fraire*. Le *Diables* du v. 10, m'écrit M. Fabre, désignerait Folquet de Marseille ; le v. 17 est une allusion à Beaudouin, frère du comte de Toulouse, qui méritait d'être *pendu* et qui le fut, en effet, en 1214.

Digitized by Google

La *Chanson de la Croisade* est en somme, parmi les textes littéraires du temps, celui qui nous a le mieux conservé l'écho de l'impression de douloureux étonnement que dut causer la défaite.

La défaite eut, en effet, un grand retentissement qui s'explique par deux causes : la défaite elle-même, qui paraît avoir été complète et dont les conséquences furent telles que le comte de Toulouse ne songea même pas à défendre sa ville, et surtout la mort du roi d'Aragon. Pour juger du retentissement que dut causer cet événement, il faut se représenter ce qu'était un roi au Moyen âge et ce qu'était en particulier ce roi d'Aragon, qui s'était couvert de gloire une année auparavant à la bataille de las Navas, et dont le renom militaire était tel que Simon de Montfort et ses conseillers ne s'expliquèrent sa défaite que par une intervention divine. Avant la bataille, les évêques qui accompagnaient l'armée des croisés proposaient d'aller trouver le Roi pieds nus et en suppliants. Cette défaite était donc un grand événement qui dut frapper fortement l'esprit des contemporains.

La couronne d'Aragon revenait à un enfant, prisonnier de Simon de Montfort. Le comte de Toulouse et son fils s'exilaient ; les comtes de Foix et de Comminges également. Simon de Montfort et son armée entraient à Toulouse et en rasaient les remparts. Pendant longtemps, les princes méridionaux ne purent pas reprendre la lutte, et quand le nouveau roi d'Aragon eut l'âge d'homme, ce fut vers le sud de son royaume qu'il tourna son activité : ce fut dans les Baléares, à

Digitized by Google

Valence et à Murcie, qu'il gagna le titre de *Conquistador*.

La cause méridionale était bien vaincue et toute une civilisation brillante était frappée à mort avec elle. Simon de Montfort et l'Église, par son légat, devenaient les maîtres incontestés du Midi et préparaient les voies au roi de France qui ne tardait pas à intervenir et à faire entendre son *Sic vos non vobis*. Quant à l'impression produite par les changements de tout ordre qui suivirent la défaite, c'est chez un troubadour obscur, Bernart Sicart de Marvejols, que nous en trouvons l'écho le plus éloquent dans sa simplicité.

Ai Toloza e Proensa
E la terra d'Argensa,
Bezers et Carcassey
Quo vos vy e quo·us vey!

« Ah! Toulouse et Provence et terre d'Argence, Béziers, et Carcassés, comme je vous vis et comme je vous vois! »

Il nous paraît bien peu utile de nous demander ce qui serait advenu si Simon de Montfort avait été vaincu à Muret.

De telles questions sont toujours oiseuses et, à sept cents ans de distance des événements, elles sont bien vaines. Cependant, il nous paraît qu'il n'en serait résulté aucun dommage irréparable pour la future unité française. Elle était dans la nature et dans l'ordre des choses; la nation qui a su amener dans son sein et y retenir par les liens de la plus sûre affection des

Digitized by Google

pays aussi divers et différents que la Flandre, la Bretagne, la Provence, la Navarre, la Lorraine et l'Alsace, n'aurait pas eu de peine à attirer dans son centre d'attraction le Languedoc; cela serait arrivé un peu plus tôt ou un peu plus tard, peut-être par quelque mariage, mais probablement sans secousses et sans convulsions.

Quant aux princes d'au delà des Pyrénées, ils n'auraient eu de ce côté-ci, et ils ne pouvaient guère y avoir qu'une influence précaire; ils n'auraient sans doute pas mieux réussi à s'y implanter définitivement que nous n'avons réussi, au cours de notre longue histoire, à nous établir solidement dans la haute Italie, en Catalogne ou en Navarre. Les frontières naturelles sont, pour certains États, des réalités historiques et même des réalités tout court : et on ne peut nier que les Pyrénées ne rentrent pas dans cette catégorie.

Ne craignons donc pas, même rétrospectivement, que l'unité française ait couru de graves risques à la bataille de Muret. Tout au plus aurait-elle pu être retardée; et nous voulons bien qu'il y eût eu quelque danger possible dans ce retard; mais là encore il ne faudrait pas se l'exagérer. L'unité s'est faite lentement, mais sans secousses ni convulsions et la lenteur de cette unification a fait sa force; nous n'avons qu'à considérer les nations voisines, d'unité récente et quelquefois artificielle, pour voir de quel métal, de quel alliage à prise lente mais indestructible est faite la nôtre.

Parmi les poètes modernes, le grand poète catalan

Digitized by Google

Victor Balaguer a consacré une belle poésie à la bataille de Muret : on en trouvera le texte dans le *Flourilege prouvençau*[1].

Nous en citons les strophes suivantes[2] :

Metès en dòu vòsti violo,
O Troubaire, e vòsti cant;
Metès en dòu vòsti vièsti
E tamben vòstis oustau;
Barras li cor a la joio
E lis iue a la clarta,
Qu'es mort aquéu que de glòri
I an pas couneigu rivau!

Oh! bataio malastrado!
O jour de dòu prouvençau!

Ero vengu lou rèi Pèire
E la flour di Catalan,
La bandiero desplegado,
La bandiero a quatre pau,

« Mettez en deuil vos violes, ô Troubadours, et vos chants; mettez en deuil vos vêtements et aussi vos maisons; fermez les cœurs à la joie et les yeux à la clarté, car il est mort celui à qui on n'a jamais connu de rival en gloire!

« Oh! bataille funeste! O jour de deuil provençal!

« Il était venu, le roi Pierre d'Aragon, avec la fleur des Catalans, la bannière déployée, la bannière à quatre pals; et sur

1. *Flourilege prouvençau*, Toulon, 1909, p. 67.
2. Cette pièce a été écrite en *provençal* par Balaguer, pendant son exil en Provence, en 1867.

Digitized by Google

E sus lou camp de bataio
Rede mort éu es toumba,
La blessaduro a soun pitre,
L'espaso nuso a la man.

Oh! bataio malastrado!
O jour de dòu prouvençau!

O Muret, dins toun campèstre
Soun mort lou trelus rouman,
Li chivaliè li plus noble,
E la flour di majourau,
E l'antico independènci,
E la santo Liberta,
E lou cor de la patrio
E l'aveni naciounau.

Oh! bataio malastrado!
O jour de dòu provençau!

O Muret, per qu'es toumbado
En ti champ la liberta,
Et qu'au noum dòu Dieu dis ome
S'es versa lou sang crestian,

le champ de bataille il est tombé mort, la blessure à la poitrine, l'épée nue à la main.

« Oh! bataille funeste! O jour de deuil provençal!

« O Muret, dans ta campagne, sont morts la gloire romane, les chevaliers les plus nobles et la fleur des chefs, et l'antique indépendance et la sainte liberté, et le cœur de la Patrie, et l'avenir national. »

« Oh! bataille funeste! O jour de deuil provençal!

« O Muret, puisqu'elle est tombée, en tes champs, la liberté, et qu'au nom du Dieu des hommes s'est versé le sang chrétien,

Digitized by Google

Que toun sòu counserve sempre
Li rougi taco de sang,
Maladicioun de l'Autisme
E marco de l'Infernau!

Oh! bataio malastrado!
O jour de dòu prouvençau!

Que jamais l'auro óudourouso
Vèngue tis èr embauma;
E, — deserto ta campagno,
Deserto coume la Crau, —
Que jamai lou vènt refresque
Li cremour de tis ermas,
Ni jamai vèngue la plueio
Abéura ti gres brulant.

Oh! bataio malastrado!
O jour de dòu prouvençau!

que ton sol garde toujours les rouges taches de sang, malédiction du Très-Haut et marque de l'Infernal.

« Oh! bataille funeste! O jour de deuil provençal!

« Que jamais la brise odorante ne vienne embaumer tes airs; et (déserte ta campagne, déserte comme la Crau) que jamais le vent ne rafraîchisse l'aridité de tes landes; que jamais ne vienne la pluie abreuver tes grès brûlants.

« Oh! bataille funeste! O jour de deuil provençal! »

Digitized by Google

Félix Gras a rappelé dans une romance épique la mort du roi d'Aragon. La courtoisie chevaleresque du roi y est mise en relief dans les strophes suivantes :

Vite li bèlli dono i balcoun
Saiudon lou bèu rei d'Aragoun ;
I balcoun
Moron d'amour li dono
Per lou rèi d'Aragoun.

Mai éu, qu'a lou cor tèndre, autant lèu,
Estaco soun courrèire a l'anèu ;
Autant lèu,
A la plus bello damo
Vai porge soun anèu.

Noun i'a que lis estello qu'an vist
Lou parèu amourous dins lou nis ;
Lis an vist
Se douna la becado
Coume d'aucèu au nis...

« Vite les jolies femmes aux balcons saluent le beau roi d'Aragon ; aux balcons meurent d'amour les femmes pour le roi d'Aragon.

« Mais lui, qui a le cœur tendre, aussitôt attache son coursier à l'anneau ; aussitôt à la plus belle dame il va offrir son anneau.

« Il n'y a que les étoiles qui ont vu le couple amoureux dans le nid ; elles les ont vus se donner la becquée comme des oiseaux dans le nid. »

D'autres allusions sont éparses dans les œuvres de Mistral, de Fourès, de Philadelphe de Gerde, d'Estieu.

Digitized by Google

Il y a quelques années, un modeste monument a été élevé près de Muret à la mémoire de Pierre d'Aragon et de ses compagnons d'armes; on y lit l'inscription suivante :

BATAILLO DE MURET
LE 12 DE SEPTEMBRE
DE L'AN 1213
DINS LE PRESENT TERRADOU
LE REY PIERRE II
D'ARAGOUN
Y HOUSQUET TUAT
EN COUMBATTEN COUNTRO
SIMOUN
DE MONTFORT

Au-dessous de cette inscription, sur le soubassement qui supporte la pyramide quadrangulaire, se lisent les lignes suivantes :

LA BILO DE MURET
E LES FELIBRES
D'AQUITANIO
AN ENNHARTAT LA PEYRO
D'AQUESTE MOUNUMENT
LE 12 D'OCTOBRE 1884.

Balaguer souhaite, dans sa pièce, que la malédiction divine tombe sur la plaine de Muret et que la ronce et l'épine couvrent toute son étendue. Mais l' « Autisme » (le Très-Haut), n'a pas entendu l'imprécation du poète catalan : le champ de bataille de Muret offre aujourd'hui aux visiteurs l'aspect d'une plaine féconde, bordée à l'ouest par de gigantesques peupliers qui

Digitized by Google

semblent veiller, en sentinelles immobiles et un peu hautaines, sur le repos des vaincus. C'est que la terre de France est généreuse, comme les cœurs français. Et nous gardons la même piété à tous ceux dont le courage fut malheureux, au cours de notre longue histoire, qu'ils soient tombés à Roncevaux, à Muret ou sur le tragique plateau lorrain, de Gravelotte à Saint-Privat. Comme l'histoire des familles, l'histoire d'une nation a ses joies et ses deuils ; c'est un devoir pour ses enfants de fêter les uns et de commémorer les autres : c'est dans ces fêtes, comme dans ces commémorations, que se retrempent les cœurs.

Toulouse, juin 1913.

Digitized by Google

BÉNÉDICTION DES CROISÉS AVANT LA BATAILLE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA BATAILLE DE MURET

TEXTE DE LA CHANSON DE LA CROISADE

[2756] Lo reis Peir d'Aragon s'en vait am sa mainea,
E a tota sa gen de sa terra mandea,
Si que n'a gran companha e bela ajustea.
A totz a la paraula dita e devizea
[2760] Qu'el vol ir a Tolosa contrastar la crozea
Que gastan e destruzo tota la encontrea.
E lo coms de Toloza a lor merce clamea,
Que no sia sa terra arsa ni malmenea,
Que no a tort ni colpa a neguna gent nea.
[2765] « E car es mos cunhatz, c'a ma sor espozea,
« E eu ai a so filh l'autra sor maridea,
« Irai lor ajudar d'esta gent malaurea
« Que·ls vol dezeretar. »

[2756] Le roi Pierre d'Aragon s'en va avec toute sa maison ; et il a convoqué tous les gens de sa terre, si bien qu'il en a grande compagnie et belle réunion. Il a dit et exposé à tous [2760] qu'il veut aller à Toulouse combattre la croisade qui dévaste et détruit toute la contrée. Le comte de Toulouse a imploré leur pitié pour que sa terre ne soit ni brûlée ni dévastée, car il n'a tort ni faute envers personne. [2765] « Et comme il est mon beau-frère et qu'il a épousé ma sœur et que j'ai marié ma seconde sœur à son fils, j'irai l'aider contre cette race maudite qui veut les déshériter. »

Digitized by Google

CXXXII

« Li clergue et li Frances volon dezeretar
[2770] « Lo comte mon cunhat e de terra gitar,
« Ses tort e senes colpa que om no·l pot comtar :
« Mas sol car a lor platz le volon decasar.
« E pregue mos amics, sels que·m volen ondrar,
« Que·s pesson de garnir e de lor cors armar,
[2775] « Que d'aisi a un mes voldrei les portz passar
« Ab totas mas companhas qu'ab mi voldran anar. »
E eli responderon : « Senher, be·s tanh a far;
« Ja de re que vulhatz no·us volem contrastar. »
Ab aitant se partiron e van s'en adobar.
[2780] Cascus al melh que poc se pres a enansar;
Baratan e malevan per lors cors arrezar.
E·l reis manda a totz que pesson de cargar

CXXXII. — « Les clercs et les Français veulent déshériter [2770] le comte, mon beau-frère, et le jeter hors de ses terres, sans qu'il y ait de sa part faute ni tort dont on puisse lui faire reproche; ils veulent le chasser simplement parce que cela leur plaît. Et je prie mes amis, ceux qui veulent me faire honneur, qu'ils pensent à s'équiper et à s'armer, [2775] car d'ici à un mois je voudrais passer les défilés avec toutes les compagnies qui voudront venir avec moi. » Et ils répondirent : « Seigneur, c'est bien ce qu'il convient de faire; jamais nous ne voudrons contrarier vos volontés. » Aussitôt ils partirent et allèrent se préparer. [2780] Chacun se hâta du mieux qu'il put; ils vendent et empruntent pour s'équiper. Le roi mande à tous qu'ils pensent à charger les bêtes de somme et les chars,

Digitized by Google

Les saumiers e les carrs, car prop es d'estivar,
E trobaran las terras e·ls pratz reverdejar
[2785] E·ls albres e las vinhas menudament fulhar.
Mentre·l reis d'Arago pessa ben d'arrezar,
Lo coms, cel de Tolosa, se pres a cossirar
Qu'el pot ir als Pujols la vila recobrar...

car l'été approche et ils trouveront les terres et les prés verdoyants, [2785] les arbres et les vignes commençant à mettre des feuilles. Tandis que le roi d'Aragon pense à bien s'équiper, le comte, celui de Toulouse, se mit à penser qu'il peut aller à Pujols recouvrer la ville...

*
* *

V. 2789-2886. Le comte de Toulouse rassemble ses soldats (chevaliers, bourgeois et menu peuple), et, avec l'aide du comte de Foix, de Roger-Bernard, fils du comte et du comte de Comminges (Bernard V) va mettre le siège devant la forteresse de Pujols[1]. La forteresse se défend énergiquement; les croisés lancent *focs ardens, grans cairos e peiras*, sans compter

1. Pour aller à Pujols les Toulousains passent par Montaudran. Il y a dans le voisinage de ce village deux lieux habités du nom de Pujol : un château dépendant de la commune d'Escalquens, à 9 kilomètres environ, au S.-E. de Montaudran, et, à la même distance, mais un peu plus au Nord, un hameau de la commune de Sainte-Foy-d'Aigrefeuille. (Paul Meyer, II, p. 152.)

A. Molinier (*Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, VI, p. 419, n. 1) se prononce pour « Le Pujol, écart de la commune de Sainte-Foy-d'Aigrefeuille, canton de Lanta (Haute-Garonne). » Pierre de Vaux-Cernay raconte que les assiégés s'étaient rendus à condition qu'ils auraient la vie sauve, mais qu'ils furent massacrés sur place ou pendus à Toulouse; A. Molinier ajoute que « dans le cas où Pierre de Vaux-Cernay aurait raison, il aurait pu garder un peu de l'indignation qu'il témoigne ici pour les massacres de Béziers, de Minerve, de Lavaur, etc. » *Histoire générale de Languedoc*, VI, p. 420, n. 1.

Digitized by Google

l'aiga bulhida qui fait reculer un moment les assiégeants. La ville est enfin prise d'assaut et tous ses défenseurs sont passés au fil de l'épée ou pendus. A la nouvelle que Gui de Montfort, frère de Simon, vient à marches forcées l'armée repart pour Toulouse, où elle entra, nous dit la Chanson, *alegres e jauzens.*

. . . . . .

Era·ls laichem estar qu'ieu·s vulh parlar d'alhor,
Que·l bos reis d'Arago desus son mialsoldor
Es vengutz a Murel e pauza i l'auriflor
[2890] E a l'asetiat ab mot ric valvassor
Que·ls i a amenatz e traitz de lor honor.
De cels de Catalonha i amenet la flor,
E de lai Arago trop ric combatedor.
Ben cujan ja no trobon en loc contrastador
[2895] Ni aus ab lor combattre nulhs om guerrejador.
E tramet a Toloza, al marit sa seror,
C'ades venga a lui ab lui sei valedor,
E que venga la osts e li combatedor :
Qu'el es aparelhatz que·lh renda sa honor,

[2887] Mais quittons-les, car je veux vous parler d'autre chose. Le bon roi d'Aragon, sur son beau cheval, est venu à Muret et il y plante l'oriflamme. [2890] Il a assiégé la ville avec de nombreux et puissants chevaliers qu'il a amenés et fait venir de leurs terres. De ceux de Catalogne il y amena la fleur et d'Aragon il mena de nombreux et vaillants combattants. Ils pensent bien qu'ils ne trouveront nulle part de résistance [2895] et qu'aucun combattant n'osera leur tenir tête. Et il envoie à Toulouse, au mari de sa sœur (Raimon VI) qu'il vienne aussitôt vers lui, en amenant ses vaillants compagnons, et que viennent l'armée et les combattants; car il s'est mis en mouvement pour lui rendre sa terre, [2900] ainsi qu'au comte

Digitized by Google

Al comte de Cumenge e al seu parentor;
Puis ira a Bezers per forsa e per vigor;
No laissara crozat en castel ni en tor
De lai de Montpesler entro a Rocamador
Que no·ls fassan morir a dol e a tristor.
E·l pros coms can o saub non o mes en tardor
Ans venc dreit al Capitol.

CXXXVI

Al Capitol s'en vai lo coms, dux e marques :
A lor dig e retrait del rei que vengutz es,
E que amena gens e ques a seti mes;
De foras a Murel son las tendas espes,
Ques el a ab sa ost asetjadz los Frances :
« E que portem peireiras e totz los arcs turques;
« E can la vila er preza, irem en Carcasses,
« E cobrarem las terras, si Dieus o a promes. »

de Comminges et à ses parents; puis il marchera sur Béziers de vive force; il ne laissera de croisé dans aucun château ni aucune tour, de Montpellier jusqu'à Rocamadour, sans les faire mourir dans la douleur et la tristesse. Et le preux comte (de Toulouse), quand il apprit ces nouvelles, ne se mit pas en retard, mais il vint droit au Capitole.

CXXXVI. — Le comte, duc et marquis s'en va au Capitole; il leur a dit que le roi (d'Aragon) est venu, qu'il amène du monde et qu'il a mis le siège (devant Muret); dehors, devant Muret, les tentes sont en grand nombre, car il a, avec son armée, assiégé les Français. Il dit que nous portions des pierriers et des arcs turcs; et quand la ville sera prise, nous irons dans le Carcassés, et nous recouvrerons les terres, car Dieu nous l'a promis ainsi. » Et ils répondirent : « Seigneur

Digitized by Google

E eli respondero : « Senher coms, so es bes
S'aisi·s pot acabar co ilh o an empres;
Mais li Frances so mal et dur en totas res,
E an durs los coratges e an cor leones;
E so forment iratz car ta mal lor es pres
D'aicels que als Pujols avem mortz e malmes.
E fassam o de guiza que no siam mespres. »
Ab tan cornan la ost li cornador cortes
C'ades n'iesquen trastuit ab trastotz lors arnes,
Tot dreit enta Murel, que·l reis d'Arago i es.
E eison per los pons cavaer et borzes
E·l pobles de la vila; viatz e endemes
Son vengud a Murel, on laiseron l'arnes
E trop bos garnimens e trop ome cortes;
De que fon grans pecatz, si m'ajut Dieus ni fes,
En valg mens totz lo mons.

comte, cela va bien, si l'entreprise peut s'achever comme ils l'ont commencée. Mais les Français sont mauvais et durs en toutes choses, ils ont des cœurs durs, des cœurs de lion; et ils sont fortement irrités du massacre [2920] de ceux de Pujols, que nous avons mis à mal et tués. Agissons de sorte qu'il ne nous arrive pas malheur. » Aussitôt les courtois joueurs de corne ont fait savoir à l'armée que tous les soldats sortent avec leur équipement complet et qu'ils aillent à Muret, car le roi d'Aragon y est. [2925] Et ils sortent par les ponts, chevaliers et bourgeois, ainsi que le menu peuple; rapidement et à la hâte ils sont venus à Muret, où ils perdirent leur équipement, beaucoup de bonnes armures et beaucoup d'hommes courtois; et ce fut grand péché (que Dieu et ma foi me viennent en aide!) [2930] et le monde entier en valut moins.

Digitized by Google

CXXXVII

Tots lo mons ne valg mens, de ver o sapiatz,
Car Paratges ne fo destruitz e decassatz
E totz crestianesmes aonitz e abassatz.
Aras aujatz, senhors, co fo, e escoutatz.
[2935] Lo bos reis d'Arago fo a Murel asesmatz
E lo coms de Sant Gili e trastotz sos barnatz;
E·ls borzes de Tolosa e la cominaltatz
Bastiren los peirers e an les redressatz,
E combaton Murel tot entorn per totz latz,
[2940] Que dins la vila nova son tuit essems intratz,
E·ls Frances que lai eran an de guiza coitatz
Que el cap del castel s'en son trastotz pujatz.
Ab tant es us mesatges escontra·l rei anatz :
« Senher reis d'Arago, de vertat sapiatz
[2945] « Que l'ome de Tolosa son d'aitant avantatz
« Que an preza la vila, si vos o autrejatz,

CXXXVII. — Le monde entier en valut moins, sachez-le en vérité, car Parage fut détruit et chassé et toute la chrétienté fut honnie et abaissée. Maintenant apprenez, seigneurs, comment cela arriva et écoutez. [2935] Le bon roi d'Aragon était à Muret tout équipé, ainsi que le comte de Saint-Gilles et tous ses chevaliers, et les bourgeois de Toulouse et le menu peuple ont préparé les pierriers et les ont dressés; et ils combattent Muret tout à l'entour, de tous côtés, [2940] de telle sorte qu'ils sont entrés tous ensemble dans la ville neuve. Et ils ont tellement pressé les Français qui y étaient qu'ils se sont tous réfugiés au donjon du château. Et voici qu'un messager est venu à la rencontre du roi. « Seigneur roi d'Aragon, sachez en vérité [2945] que les hommes de Toulouse se sont tellement

Digitized by Google

« E trencatz los solers e·ls albercs barrejatz;
« E an si los Frances de maneira encausatz
« Que el cap del castel se son tuit amagatz. »
[2950] Cant lo reis o auzi no s'en te per pagatz;
Als cossols de Tolosa es el viatz anatz
E de la sua part los a amonestatz
Que·ls omes de Murel laisso estar em patz:
« Car, si nos les prendiam, nos fariam foldatz,
[2955] « Qu'eu ai agudas letras e sagels sagelatz
« Qu'En Simos de Montfort vindra dema armatz
« E can sera laïns vengutz ni enserratz,
« E Nunos mos cozis sera sai aribatz,
« E asetiarem la vila per totz latz,
[2960] « E pendrem los Frances e trastotz los crozatz,
« Que jamais lor dampnages no sira restauratz;
« E puis sera Paratges pertot alugoratz.

avancés qu'ils ont pris la ville, avec votre permission, et qu'ils ont brisé les planchers et démoli les maisons; et ils ont si bien poursuivi les Français qu'ils se sont tous cachés au donjon du château.

[2950] Quand le roi entendit ces nouvelles, il n'en fut pas content; il est allé aussitôt auprès des consuls de Toulouse et il les a avertis de sa part de laisser en paix les hommes de Muret. « Car, dit-il, si nous les prenions, nous ferions folie; [2955] en effet, j'ai eu en mains des lettres scellées d'après lesquelles Simon de Montfort viendra demain en armes; et quand il sera venu et enfermé dans Muret et que Nuño, mon cousin, sera arrivé ici, alors nous assiègerons la ville de tous côtés [2960] et nous prendrons les Français et tous les croisés, de manière que jamais leur dommage ne soit réparé. Puis Parage reprendra partout son éclat; car si nous prenions maintenant ceux qui sont enfermés, Simon s'enfuirait par les

Digitized by Google

« Car si nos er prendiam cels qui son ensarratz,
« Simos s'en fugiria per los autres comtatz;
[2965] « E si nos le seguem, er lo laguis doblatz.
« Per que valdra be mais siam tuit acordatz
« Que·ls laissem totz intrar, e puih tindrem los datz
« E ja no·ls laissarem tro·l jogs sia jogatz.
« E vulh que·ls o digatz. »

CXXXVIII

[2970] Li donzel van tost dire al cosselh principal
Qu'els fassan de Murel issir l'ost comunal
E que no i trenquen plus ni bareira ni pal,
Mas que·ls laisso laïns estar totz de cabal,
E que s'en torn cascus als traps per son cabal;
[2975] Que·l bos reis lor a manda ab cor imperial
Qu'En Simos i vindra avan de l'avespral,
E vol lo laïns pendre mais qu'en autre logal.

autres comtés; [2965] et si nous le poursuivons, la fatigue sera doublée; c'est pourquoi il vaudrait bien mieux que nous fussions tous d'accord pour que nous les laissions tous entrer et puis nous tiendrons les dés; et nous ne les laisserons pas jusqu'à ce que le jeu soit fini : voilà ce que je veux que vous leur disiez. »

[2970] Les jeunes gens vont dire rapidement au conseil principal qu'ils fassent sortir de Muret l'armée communale, et qu'elle n'y brise plus barricade ni palissade, mais qu'elle les laisse debout et (les abandonne) le plus tôt possible, et que chaque soldat s'en revienne rapidement à sa tente; [2975] car le bon roi, au cœur magnanime, leur mande que Simon y viendra avant le soir et il aime mieux le prendre dans la ville

Digitized by Google

E·ls baros cant o auzo eisson tuit comunal,
E vai s'en per las tendas cascus vas son fogal,
[2980] E manjuion e bevon li pauc e·l majoral.
E cant ag[r]on manjat, viron per un costal
Lo comte de Montfort venir ab so senhal,
E motz d'autres Frances que tuit son a caval.
La ribeira resplan, co si fosso cristalh,
[2985] Dels elmes e dels brancs, qu'ieu dig per sant Marsal
Anc en tan pauca gent no vis tan bon vassal.
E intran a Murel per mei lo mercadal,
E van a las albergas com baron natural,
E an pro atrobat pa e vi e carnal.
[2990] E puis a l'endema, can viro lo jornal,
Lo bos reis d'Arago e tuit li seu capdal
Eison a parlament defora en un pradal,
E lo coms de Tholoza e·l de Foih atertal,
E lo coms de Cumenge ab bon cor e leial,

qu'en aucun autre endroit. Et les barons, quand ils entendent ces paroles, sortent tous ensemble, et chacun s'en va, à travers les tentes, vers sa demeure. [2980] Petits et grands mangent et boivent. Quand ils eurent mangé, ils virent, par un coteau, le comte de Montfort venir avec sa bannière, accompagné de beaucoup d'autres Français, tous à cheval. [2985] La vallée resplendit de l'éclat des heaumes et des épées, comme s'ils étaient en cristal; je vous le dis, par saint Martial, jamais en une si petite troupe on ne vit tant de bons vassaux. Ils entrent à Muret, en traversant le marché, ils vont aux logements comme des seigneurs légitimes, et ils ont trouvé en abondance pain, vin et viande. [2990] Puis le lendemain, quand le jour apparut, le bon roi d'Aragon et tous ses chefs sortent [de leur camp] et vont en un pré pour délibérer; le comte de Toulouse et celui de Foix vinrent également, ainsi que le comte de

Digitized by Google

[2995] E mot d'autri baro, e n'Ugs lo senescal,
E·ls borzes de Tolosa e tuit li menestral;
E·l reis parlè primers.

CXXXIX

Lo reis parlet primiers, car el sap gent parlar :
« Senhors », so lor a dit, « aujatz que·us vulh monstrar.
[3000] « Simos es lai vengutz e no pot escapar,
« Mas pero eu vos vulh d'aitant asabentar
« Que la batalha er abans de l'avesprar;
« E vos autres siats adreit per capdelar.
« Sapiatz los grans colps e ferir e donar;
[3005] « Que si eran detz tans, si·ls farem trastornar. »
E lo coms de Tolosa se pres a razonar :
« Senher reis d'Arago, si·m voletz escoutar,
« Eu vo·n diré mo sen ni que n'er bo per far :
« Fassam entorn las tendas las barreiras dressar,

Comminges, au cœur bon et loyal, [2995] et beaucoup d'autres barons, Ugo le sénéchal, les bourgeois de Toulouse et tous les artisans; et le roi parla le premier.

CXXXIX. — Le roi parla le premier, car il sait bien parler. « Seigneurs, leur a-t-il dit, écoutez ce que je veux vous démontrer; [3000] Simon est venu ici et ne peut échapper; mais cependant je veux vous faire savoir que la bataille aura lieu avant la nuit; et vous autres soyez prêts à conduire vos troupes; sachez frapper et donner les grands coups; [3005] car même s'ils étaient dix fois autant, nous leur ferons prendre la fuite. » Et le comte de Toulouse se mit à raisonner : « Seigneur roi d'Aragon, si vous voulez m'écouter, je vous dirai mon sentiment et ce qu'il sera bon de faire : faisons autour des tentes dresser des barrières [3010] de manière que nul

Digitized by Google

[3010] « Que nulhs om a caval dins non puesca intrar.
« E si veno·ilh Frances, que vulhan asautar,
« E nos ab las balestas les farem totz nafrar;
« Cant auran les cabs voutz, podem los encausar,
« E poirem los trastotz aisi desbaratar. »
[3015] So ditz Miquel de Luzia : « Jes aiso bo no·m par
« Que ja·l reis d'Arago fassa cest malestar,
« E es mot grans pecatz, car avetz on estar,
« Per vostra volpilhia·us laichatz deseretar. »
— « Senhors, » so ditz lo coms, « als non pusc acabar,
[3020] « Er sia co·us vulhatz, c'abans de l'anoitar
« Veirem be cals sira darriers al camp levar. »
Ab tant cridan : « Ad armas! » e van se tuit armar.
Entro sus a las portas s'en van esperonar,
Si que an los Frances trastotz faits ensarrar;
[3025] E per meja la porta van las lansas gitar,
Si que·l d'ins e·l de fora contendon sul lumdar,

homme à cheval ne puisse entrer dans le camp; et si les Français viennent et qu'ils veuillent donner l'assaut, nous avec nos arbalètes nous les blesserons; puis quand ils auront tourné les têtes nous pouvons les poursuivre. et nous pourrons ainsi les mettre en déroute complète. »

[3015] Mais Miquel de Luzia dit : « Ceci ne me paraît pas bien, que jamais le roi d'Aragon fasse cette mauvaise action; et c'est une très grande faute, puisque vous avez de la place, si, par votre lâcheté, vous vous laissez déshériter. » — « Seigneurs, dit le comte, je n'ai plus rien à ajouter;[3020] qu'il en soit comme vous le voulez, car avant la nuit nous verrons bien quel sera le dernier à lever le camp. »

Aussitôt ils crient : « Aux armes! » et vont tous s'armer. Ils poussent leurs chevaux jusqu'aux portes, si bien qu'ils obligent tous les Français à s'enfermer. [3025] Par le milieu

Digitized by Google

E·s gieten dartz e lansas e·s van grans colps donar.
D'entr'ambas las partidas ne fan lo sanc rajar,
Que trastota la porta viratz vermelhejar.
[3o3o] Can aicels de lafora no pogron dins intrar,
Dreitament a las tendas s'en prendo a tornar;
Ve·ls vos asctiatz totz essems al dinnar.
Mas Simos de Monfort fai per Murel crídar,
Per trastotz los osdals, que fassan enselar,
[3o35] E fassan las cubertas sobre·ls cavals gitar
Que veiran dels de fora si·ls poiran enganar.
A la porta de Salas les ne fai totz anar;
E cant foron defora pres se a sermonar:
« Senhors baro de Fransa, no·us sai nulh cosselh dar
[3o4o] « Mas qu'em vengutz trastuit per nos totz perilhar;
« Anc de tota esta noit no fi mas perpessar,
« Ni mei olh no dormiron ni pogron repauzar;

de la porte ils jetèrent leurs lances, si bien que les assiégés et les assiégeants combattent sur le seuil; ils jettent dards et lances et se donnent de grands coups. Des deux côtés ils font couler le sang, à tel point que vous auriez vu toute la porte vermeille. [3o3o] Les assiégeants n'ayant pu pénétrer (dans la ville), ils commencent à aller tout droit à leurs tentes; et les voilà assis tous ensemble pour dîner.

Mais Simon de Montfort fait crier par tout Muret, dans toutes les maisons, de faire seller les chevaux [3o35] et de leur mettre les housses, pour voir s'ils pourront tromper les assiégeants. Il les fait tous aller à la porte de Sales, et quand ils furent dehors Simon de Montfort se mit à leur parler : « Seigneurs barons de France, je ne sais quel conseil vous donner [3o4o], mais je sais que nous sommes tous venus nous exposer à un grand péril. Toute cette nuit je n'ai fait autre chose que réfléchir, mes yeux ne se sont pas fermés et n'ont pu reposer;

Digitized by Google

« E ai aisi trobat e mon estuziar
« Que per aquest semdier nos covindra passar,
[3045] « C'anem dreit a las tendas com per batalha dar;
« E si eison deforas, que·ns vulhan asaltar...
« E si nos de las tendas no·ls podem alunhar,
« No i a mas que fugam tot dreit ad Autvilar. »
Ditz lo coms Baudoïs : « Anem o esajar,
[3050] E si eisson defora pessem del be chaplar,
Que mais val mortz ondrada que vius mendiguejar. »
Ab tant Folques l'avesques los a pres a senhar.
Guilheumes de la Barra los pres a capdelar,
E fe·ls en tres partidas totz essems escalar
[3055] E totas las senheiras el primer cap anar,
E van dreit a las tendas.

et j'ai trouvé ainsi, dans mes réflexions, qu'il nous faudra passer par ce sentier [3045], de sorte que nous allions droit aux tentes comme pour livrer bataille; et s'ils sortent et qu'ils veuillent nous attaquer... mais si nous ne pouvons pas les éloigner des tentes, nous n'avons qu'à fuir tout droit jusqu'à Autvillars. » Le comte Baudouin dit : « Allons l'essayer [3050] et, s'ils sortent, pensons à bien frapper, car il vaut mieux mener une vie honorée que vivre en mendiant. » Aussitôt Folquet l'évêque s'est mis à les bénir. Guillaume de la Barre se mit à les ranger; il les fit diviser en trois groupes [3055] et fit marcher toutes les bannières en tête; et ils vont droit aux tentes.

Digitized by Google

CXL

Tuit s'en van a las tendas per mejas las palutz,
Senheiras desplegadas e·ls penos destendutz.
Dels escutz e dels elmes on es li ors batutz,
[3060] E d'ausbercs et d'espazas tota la plasa·n lutz.
E·l bos reis d'Arago, cant les ag perceubutz,
Ab petits companhos es vas lor atendutz;
E l'ome de Tolosa i son tuit corregutz,
Que anc ni coms ni reis non fon de ren creütz;
[3065] E anc non saubon mot tro·ls Frances son vengutz,
E van trastuit en la on fo·l reis conogutz.
El escrida : « Eu so·l Reis! » mas no i es entendutz
E fo si malament e nafratz e ferutz
Que per meja la terra s'es lo sancs espandutz;
[3070] E loras cazec mortz aqui totz estendutz.
E l'autri, cant o viro, teno·s per deceubutz;

CXL. — Ils s'en vont tous vers les tentes, en traversant les marais, bannières déployées et penons flottants; des boucliers et des heaumes couverts d'or battu, [3060] des hauberts et des épées toute la place resplendit. Quand le vaillant roi d'Aragon les eut aperçus, il s'est porté vers eux avec un petit nombre de compagnons; les hommes de Toulouse sont tous accourus, car ni comte ni roi ne fut obéi; [3065] ils n'ont rien su jusqu'à ce que les Français sont venus : ceux-ci vont tous ensemble vers l'endroit où le roi fut reconnu. Il s'écrie : « Je suis le Roi! » mais il n'est pas écouté; et il fut si durement blessé et frappé que parmi la terre le sang s'est répandu; [3070] et alors il tomba mort là tout de son long. A ce spectacle, les autres se croient trahis; l'un fuit d'un côté, l'autre de l'autre; aucun

Digitized by Google

Qui fug sa qui fug la : us no s'es defendutz.
E li Frances lor corro e an totz lor destrutz,
E an les malament de guiza combatutz,
[3075] Car cel que vius n'escapa se te per ereubutz.
Entro sus al rivel es lo chaples tengutz.
E l'ome de Toloza c'als traps son remazutz
Estero tuit essemps malament desperdutz;
En Dalmatz de Creixell es per l'aiga embatutz,
[3080] E crida : « Dieus ajuda ! grans mals nos es cregutz,
« Que·l bos reis d'Arago es mortz e recrezutz,
« E tant baro dels autres que son mortz e vencutz.
« Jamais tan grans dampnatges non sera receubutz. »
Ab tant es de Garona fors de l'aiga issutz,
[3085] E·l pobles de Toloza, e lo grans e·l menutz,
S'en son trastuit essems ves l'aiga corregutz,
E passon cels que pogon, mas mots n'i a remazutz :
L'aiga qu'es rabineira n'a negatz e perdutz,
E remas ins el camp trastotz le lor traütz;

ne s'est défendu. Les Français leur courent sus et les ont tous taillés en pièces, et ils les ont si rudement malmenés [3075] que celui qui en échappe vivant se tient pour miraculeusement sauvé. Le carnage s'étendit jusqu'au ruisseau. Les hommes de Toulouse qui étaient restés aux tentes furent tous désespérés; sire Dalmatz de Creixell s'est jeté dans l'eau [3080] et s'écrie : « Dieu ! au secours ! un grand malheur nous est arrivé; le roi d'Aragon est mort et vaincu, et tant d'autres barons sont également morts et vaincus que jamais un si grand dommage ne sera enduré. » [3085] Le peuple de Toulouse, les grands et les petits, ont couru vers l'eau; ceux qui peuvent passent, mais beaucoup y sont restés; l'eau qui est rapide en a noyé beaucoup, et dans le camp est resté tout leur équipage;

Digitized by Google

[3090] Don fo lo grans dampnatges per lo mon retendutz,
Car mans om i remas totz morts e estendutz,
Don es grans lo dampnatges.

CXLI

Mot fo grans lo dampnatges e·l dols e·l perdementz
Cant lo reis d'Arago remas mortz e sagnens,
[3095] E mot d'autres baros, dont fo grans l'aunimens
A tot crestianesme et a trastotas gens.
E·ls omes de Tholosa totz iratz e dolens,
Aicels qui son estortz, que no son remanens,
S'en intran a Tolosa dedins los bastimens;
[3100] E·N Symos de Montfort alegres et jauzens
A retengut lo camp, don ac mans garnimens,
E mostra et retra trastotz sos partimens.
E lo coms de Tolosa es iratz e dolens,
Ez a dig al Capitol, ez aquo bassamens,

[3090] ce grand malheur retentit par le monde, car maint homme resta mort sur le champ de bataille et grand fut le désastre.

CXLI. — Le désastre fut grand, ainsi que le deuil et la perte, quand le roi d'Aragon resta, [3095] ainsi que d'autres nombreux barons, mort et sanglant; la honte en fut grande pour toute la chrétienté et pour tout l'univers. Et les hommes de Toulouse, tous tristes et dolents, ceux qui ne sont pas restés sur le terrain et qui se sont sauvés, entrent à Toulouse dans leurs retranchements; [3100] et Simon de Montfort, allègre et joyeux, est resté maître du champ de bataille, où il eut maints équipements de guerre, et il montre et il expose comment il faut partager tout le butin. Le comte de Toulouse est triste et dolent, et il a dit à ceux du Capitole, et cela secrètement,

Digitized by Google

Que al mielhs ques els puescan fassan acordamens,
Que el ira al papa far sos querelhamens :
Qu'En Simos de Montfort ab sos mals cauzimens
L'a gitat de sa terra ab glazios turmens.
Pueih issic de sa terra e sos filhs ichamens.
E·ls omes de Tolosa cum caitieus e dolens
S'acordan ab Simo e li fan sagramens,
E redo s'a la Gleiza, a totz bos cauzimens.
E·l cardenals trames a Paris ichamens
Al filh del rei de Fransa c'ades venga correns;
Ez el i es vengutz bautz e alegramens.
Ez intran a Toloza trastot cominalmens,
E perprendo la vila e los albergamens,
Ez albergon ab joia dedins los pazimens.
E·ls omes de la vila dizon : « Siam suffrens;
« Suffram so que Dieus vol trastot paziblamens,
« Que Dieus nos pot aidar que es nostre guirens. »

[3105] qu'ils s'accordent [avec Simon] du mieux qu'ils pourront et que lui ira faire ses plaintes au pape : que Simon de Montfort, par ses mauvaises menées, l'a chassé de sa terre avec des tourments mortels. Puis il sortit de sa terre et son fils également. [3110] Les hommes de Toulouse, malheureux et dolents, s'accordent avec Simon et lui font des serments; et ils se soumettent à l'Église complètement et à sa merci. Et le cardinal envoya de son côté à Paris au fils du roi de France de venir aussitôt à la hâte; [3115] et il y est venu joyeux et allègrement. Ils entrent tous ensemble à Toulouse, ils prennent possession de la ville et de ses édifices et se logent avec joie dans les maisons. Et les hommes de la ville disent : « Soyons patients; [3120] supportons paisiblement tout ce que Dieu veut, car Dieu, qui est notre protecteur, peut nous aider. » Le fils du roi de France, qui consent au mal, Simon, le Cardinal

Digitized by Google

E·l filhs del rei de Fransa qu'es de mal cossentens,
Simos e·l cardenals e·N Folcs mescladamens
An dig en lor secret c'an lo barrejamens
[3125] Per trastota la vila e pois lo focs ardens.
E·N Simos se perpessa, que es mals e cozens,
Que si destrui la vila non er sos salvamens,
Que mais val sia seus totz l'aurs e totz l'argens.
E pueih fo entre lor aitals emprendemens
[3130] Ques umplom los valatz, e nulhs om defendens
No s'i puesca defendre ab negus garnimens;
E trastotas las tors e·ls murs e·ls bastimens
Que siam derrocatz e mes en fondemens.
Aisi fo autrejatz e dig lo jutjamens.
[3135] E·N Simos de Montfort remas terra tenens
De trastotas las terras ques eran apendens
Al comte de Tholosa ni als sieus benvolens,
Qu'el es dezeretatz ab fals prezicamens;
E·l reis torna·s n'en Fransa.

et Folquet ont proposé tous ensemble, dans leur conseil secret, que la ville soit mise au pillage [3025] et qu'ensuite le feu la dévore. Mais Simon, qui est dur et cruel, réfléchit que s'il détruit la ville, ce ne sera pas à son avantage; il vaut mieux que tout l'or et tout l'argent lui appartiennent. Puis il s'établit entre eux l'accord suivant: [3130] qu'ils comblent les fossés et que nul défenseur ne s'y puisse défendre avec aucune armure; que toutes les tours, les murs et les retranchements soient rasés jusqu'aux fondements. Ainsi fut prononcé et reconnu le jugement. [3135] Et Simon de Montfort resta possesseur de toutes les terres qui dépendaient du comte de Toulouse et de ses fidèles, car celui-ci a été déshérité avec de trompeuses prédications; et le roi s'en retourne en France.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES

Nous avons suivi le texte de M. P. Meyer, sauf en quelques passages que l'on trouvera indiqués ci-dessous. On y trouvera aussi quelques notes historiques, qui sont en général empruntées à la même édition.

V. 2756. P. *ms.*

2759. Diita *ms.*

2765. Seror *ms. La mesure exige* sor *comme au vers suivant* (P. M.)

2776. Que ab *ms.*

2895. Garrejador *ms.*

2907. Comte de Toulouse, duc de Narbonne, marquis de Provence.

2912. L'*arc turquois* était un arc à main; mais ici il désigne une machine de guerre, comme dans les exemples donnés par Godefroy, *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, où il cite les *perrieres turcoises* (*Ch. d'Antioche* et *Renaud de Montauban*) au mot *turquois*.

2932. Paradis *ms.* PARATGE, « la noblesse, semble pris parfois en un sens métaphysique, pour désigner l'ensemble des qualités regardées comme étant l'apanage de la noblesse. » (P. Meyer, *Glossaire.*)

2936. Le comte de Toulouse.

2958. Nuño était le cousin germain de Pierre II. Il avait

Digitized by Google

annoncé son arrivée, mais le roi ne voulut pas l'attendre' d'après la chronique de Jaime d'Aragon.

Il guerroyait à ce moment contre les Français, du côté de Narbonne. Il était fils de D. Sanche, comte de Roussillon et de Cerdagne; plus tard il s'allia avec Louis VIII contre les Albigeois (1226). Il mourut en 1241. Le troubadour Aimeric de Belenoi a composé un *planh* en son honneur. (P. Meyer, II, p. 159, n. 1.)

2970. Le passage suivant a été imprimé par Bartsch dans la *Chrestomathie provençale*, 6e édition, col. 201-208, v. 2970-3139.

2970. Diire *ms.*

2976. Avesprar *ms.; la correction* avesprar *proposée par M. Paul Meyer a été adoptée par Bartsch; cf. le v. 3002.*

2980. Manenjon *ms.;* e manjuio ne bevon *Bartsch.*

2984. *Ribeira* n'est pas la rivière, mais la campagne qui entoure la rivière, vallée et coteaux.

2989. Un chroniqueur dit au contraire qu'il n'y avait pas de vivres pour plus d'un jour. Cf. *Introd.* p. 24.

2995. Uc le Sénéchal. Il s'agit d'Ugo d'Alfar, sénéchal d'Agenais, originaire d'Aragon. Raimon VI l'avait marié avec une de ses filles naturelles. (P. Meyer, II, p. 100, note.)

2998. Parle *ms.*, parlé *P. M., corr. Bartsch.*

3013. Têtes penchées sur le cou du cheval, pour fuir. (P. Meyer).

3015. Miquel de Luzia. C'était un seigneur aragonais, chanté par Peire Vidal, dans une de ses poésies (cf. notre édition, n° XVI), et par R. Vidal, dans sa nouvelle *Abrils issia;* il fut tué dans la bataille.

3025. Il s'agit sans doute de la herse, qui était à claire-voie. Cf. Viollet-le-Duc, *Dict. Arch. fr.* VII, p. 343.

Digitized by Google

3037. Salles est une commune de l'arrondissement de Muret, à 20 kilomètres de cette ville, sur la rive gauche de la Garonne. C'est donc probablement une porte qui ouvrait passage à un chemin qui se dirigeait vers les Pyrénées : cependant un chroniqueur dit que Simon de Montfort passa par la porte de l'orient, comme s'il voulait faire croire aux Toulousains qu'il fuyait : est-ce la même porte? Cf. *Introd.* p. 42.

Nous adoptons dans le texte la correction *fai*, proposée par M. P. Meyer, au lieu de *fan* du manuscrit.

3046. Il n'est pas sûr qu'il y ait une lacune, comme le suppose M. P. Meyer après ce vers, quoique le sens soit suspendu : peut-être y a-t-il là une simple recherche d'effet oratoire.

3048. Auvillars, Tarn-et-Garonne, rive gauche de la Garonne.

3049. Le comte Baudouin était un frère du comte de Toulouse, élevé en France, et que le comte n'avait reconnu qu'après des hésitations. En 1214, il fut pris par les routiers au château de l'Olme, en Quercy. Livré à son frère, il fut condamné à mort et pendu haut et court par la main du comte de Foix, de son fils et de Bernard de Portelle. Peire Cardenal a écrit un sirventés sur ce tragique événement et sur la juste punition des traîtres : *Falsetatz et desmezura.*

3052. Folquet de Marseille, troubadour célèbre, qui entra dans l'ordre de Cîteaux et devint évêque de Toulouse. Ses œuvres ont été publiées récemment par M. Stronski. (Cracovie, 1910.) Pendant la croisade, il fut naturellement du parti de Simon de Montfort et il semble qu'il ait été dur pour ses fidèles. On peut lire dans la *Chanson de la Croisade* (v. 3310 et suivants) les accusations portées contre lui par le comte de Foix, qui termine ainsi son discours : « Par la foi que je vous dois, à ses actes, à ses paroles, à son maintien, il semble être plutôt l'Antéchrist qu'un légat de Rome. »

Digitized by Google

3053. Guillaume des Barres était frère, par sa mère, de Simon de Montfort.

3076. Le « rivel » ou « petit ruisseau » ne peut pas s'appliquer à la Garonne, mais il doit désigner la Louge, qui aujourd'hui baigne Muret et qui se jette dans la Garonne au sortir de la ville.

3079. Dalmatz d'Enteisehl *ms.* Mais M. P. Meyer a montré qu'il y avait là une erreur et qu'il devait s'agir du chevalier catalan Dalmatz de Creixell, que l'on retrouve plus tard parmi les défenseurs de Toulouse.

3102. Retra a totz? « Je ne comprends pas ce vers. » E. Levy, *Suppl.-Wœrterbuch*, au mot *partimen*.

3109. Raimon VI se retira en Angleterre.

3123. Le cardinal dont il est question ici est le légat du pape, Pierre de Bénévent, légat dans le midi de la France depuis le commencement de 1214. (P. Meyer.)

3115. C'est en 1215 que ce « fils du roi de France », c'est-à-dire Louis, fils de Philippe-Auguste, vint dans le Midi, en compagnie de nombreux seigneurs. Leur quarantaine faite, ils retournèrent en France. (P. Meyer, II, 168, n. 3.)

3126. C'est le raisonnement que Pierre de Vaux-Cernay, chroniqueur officiel de la croisade, prête plusieurs fois à Simon de Montfort. Ainsi Carcassonne fut sauvée de l'incendie, de même que Saint-Antonin. Le fanatisme de Simon de Montfort n'excluait nullement le calcul.

3134. D'après Pierre de Vaux-Cernay, les Toulousains avaient promis de donner deux cents otages, puis soixante; ils finirent par déclarer qu'ils n'en donneraient aucun. D'autre part, en 1215, douze consuls de Toulouse furent pris comme otages et envoyés à Arles. Quant au démantèlement de la ville, il ne fut peut-être pas exécuté complètement, car Tou-

Digitized by Google

louse fut mise de nouveau assez vite en état de défense. (P. Meyer, II, 169, n. 2.)

3138. Les terres du comte de Toulouse furent d'abord tenues par le légat du pape, puis après le concile de Montpellier (1215) par Simon de Montfort à titre provisoire, et enfin à titre définitif après le concile de Latran. (P. Meyer.)

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

EXTRAIT

DE LA RÉDACTION EN PROSE [1]

Et dis l'istoria que dementre que lodit conte Ramon tasia so dessus, lodit rey d'Arago era arribat am tota sa gen, et a Muret es anat metre lo sety, loqual les crosatz tenian per aquel' hora; car lo conte de Cumenge era am lodit conte Ramon a Tholosa.

Et adonc mandet lodit rey d'Arago aldit conte Ramon a Tholosa, que prestamen ly venya dona secours aldit Muret, car el lo te assetiat, amay totas las gens que son dedins. Et quant lodit conte Ramon aguet ausit so que lodit rey d'Arago ly manda, encontinen a mandat tot son conseilh, la ont son estatz totz los capitols de ladita vila, que per aquel temps eran, et les contes, senhors et baros, alsqualz a dit et demonstrat com lodit rey d'Arago ly era vengut dona secours an una bela companya de gen que avia menada, talamen que lodit rey d'Arago avia assetiat Muret, amay la gen que dedins era, et que el ly avia mandat per son messatge, loqual era aqui presen, que prestamen ly anessan dona secors et ajuda.

Et quand lodit conseilh aguet ausit tot so que lodit conte

1. *Histoire générale de Languedoc*, éd. Privat, VIII, c. 93 et suivantes. Éd. d'*Un Indigène*, p. 51.

Digitized by Google

Ramon aguet dit et demonstrat, cascun es estat d'oppinion que prestamen anen dona secors aldit rey, vesen que de son bon voller es vengut donar ung tal secors aldit comte Ramon, et autres senhors et baros. Et adonc que lodit conte Ramon aguet ausida ladita responsa deldit conseilh, a fayt armar tota sa gen et faict cridar et sonar a son de trompa, que tot bome se aja armar et aprestar, per anar dona secors a Muret aldit rey d'Arago. Et adonc que ladita crida es estada faicta, viratz armar et aprestar tot lo monde, que qui fossa estat aleras dedins Tolosa aguera dict que tot lo monde devia pery et prendre fy, tan gran era le bruit que se fasia per aquel' hora. Et quand tot home es estat armat et metut en poinct, lodit conte Ramon a faict cargar tots los engiens que dins ladita vila eran per les portar aldit Muret. Et adonc se son trobats a ladita assemblada lo conte de Foix et aquel de Cumenge, am totas lors gens, et era tant gran lo monde que per aquela hora era en ladita assemblada, que no era home que la saubessa nombrar et estimar lo monde que se era assemblat, et dreict aldit Muret son anatz.

Et quant tota ladita armada que lodit conte Ramon menava es estada arribada, adonc agueras vista far grand chera les ungs als autres, so es los deldit rey d'Arago als de Tholosa, Cumenge et Foix, et aussi losdits senhors se son grandament areculhitz. Et quant s'en son estatz areculitz et festejatz, adonc an ajustat lor conseilh per veser com se devian governar deldit affar, ont fouc concluz que l'assaut se donaria aldit Muret. Et adonc an faict adressar las perrieras et autres engins, et contra ledit Muret les an faict tirar neyt et jour sans sessar, que gran pietat era de veser lo mal que fasian am losdits engins, dont los que eran dedins lodit Muret se son comensatz de esbair et aver granda paour. Et aladonc son vengutz los deldit sety donar l'assaut a l'una de las portas, la on los de dedins se deffendian ben et valentamen : mais nonobstan tota defensa, son intratz dins ladita vila, la ont an comensat de frapar et tuar tot so que podian recontrar. Et

Digitized by Google

adonc se son retiratz los que se son pogutz salvar dedins lo castel, loqual era fort et defensible, ainsi que om pot veser de presen.

Et adonc es vengut lodit rey d'Arago, et las ditas gens a faictas recular et laissar ledit assault et tuaria, et aldit sety les a faictz retirar, so que per lodit rey fouc grand folya; car apres s'en repentit, coma sera dit ayssi apres. La causa per que fec laissar lodit assault, fouc per so que calcun ly venguet dire que lo conte de Montfort venia am ung grand secours secorre los deldit Muret, et que aqui poyrian aver lo conte de Montfort, amay toutas sas gens, vist lo gran nombre qu'elz eran aldit sety; mais el anet tout autramen que so que ledit rey pensava far, car si aguessa laissat far so que era encomensat, agueran pres lodit Muret, amay los que eran dedins, so que peys no poguet far, dont fouc tard a repentir; mais sovent se ditz *que molt resta de so que fol pensa.*

Et adonc dementres que estava en lo sety, ainsin que dit es, retiratz, an vistas grandz cops d'ensenhas et estendartz desplegatz al ven, dela l'aygua; losquals estendartz et ensenhas eran del conte de Montfort, loqual venya am una bela compañya et armada de gen per secorre les deldit Muret, loqual conte de Montfort passet sur lo pon am totas sas gens, et per lo mercadar dins la vila es intrat, sens deguna contradictieu d'ome viven. Et adonc [quant] ledit conte de Montfort es estat arribat, coma dit es, et los que s'eran retiratz, coma ditz es dessus, son salitz deldit castel, et devers lor senhor lo conte de Montfort son vengutz.

Et adonc que ledict conte de Montfort es estat repausat, et que los deldit Muret ly an agut dit et contat lodit sety et com lor son vengut donar l'assaut, et la grand tuaria et pilharia que avian faicta en donant ledit assault, es ne estat fort corrossat et marrit. Et dementre que lodit conte de Montfort era en aquest parlamen an sasditas gens dins lodit Muret, lodit rey d'Arago es estat d'oppinion que vist que ledit conte de Montfort era vengut, ainsi que dit es, que l'on lor ane donar l'as-

Digitized by Google

saut, vist que ledit conte de Montfort et sas ditas gens deven esse lasses et trabalhats, et que en aquela hora les deven aver, ou jamay non. Et de faict ledit assault son anatz donar aldit Muret, la ont lodit conte de Montfort et sas ditas gens se son ben et valentamen deffendutz, sens estre en res enbaitz, et talamen an faict que les an faictz recular deldit assault et retirar en lor sety. Et quand son estatz retiratz, ainsi que dit es, son estatz tant lasses que plus no podian, et son se metuts a manjar et beure sans far degun gait, et sans se doubtar de re. Et adonc lodit conte de Montfort a vist lo bruict deldit sety, encontinen a faict armar totas sas gens sans far degun bruict; et quand son estatz armatz et acotratz, an ordenatz sos capitanis, et son anatz salhir al portal de Salas, ben ordenatz et sarratz, et aysso al plus covert que an pogut, affin que les deldit sety no s'en prenguessan garda. Et avia faictas tres bandas de sas gens, dont era capitany de la premiera Verles d'Encontra et de la seconda Boucard, et de la tersa era capitany et governado lodit conte de Montfort. Et ainsin ordenatz et arrengatz, sur lodit sety [son] vengutz frapar et aysso en cridan : *Montfort*, *Montfort*; et talament an faict que lo dit conte Ramon e·l rey d'Arago son estatz grandamen esbaitz, quant ainsin an vistes lors enemics venir sur els, car tot quant que rencontraven davan els metian a mort per terra, que mels semblavan tigres ho orses afamatz, que gens rasonabla. Et adonc que ledit rey d'Arago a vist besonhar en tala forma sos enemics, es se prestamen armat et montat a caval am totas sas gens, cridan : *Arago;* les autres : *Tolosa*, *Foix*, *Cumenge*, et sans tener ordre ny regla, qui may a pogut anar es anat à l'estorn et bruit. Et adonc [quand] lodit conte de Montfort a vist ainsi sos enemicx ses aucun ordre, adonc a comensat de frapar dessus per tala sorta et manyera, que tuan, blessan et los ne menan que era grand piatat de veser lo grand monde que tombava per terra, les ungs mortz, les autres blessatz. Et de faict ledit rey d'Arago an rencontrat, et dessus an frapat : loqual rey quand a vista la grand tuaria et desconfitura que

Digitized by Google

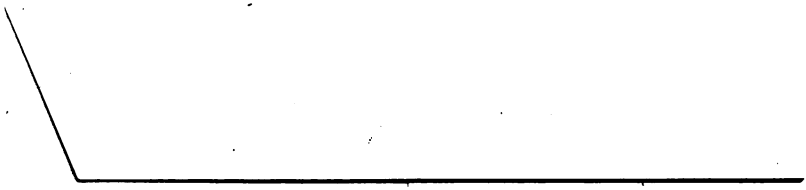
l'on fasia de sas gens, s'es metut a cridar tant que a pougut : *Arago*, *Arago;* mais nonobstant tot son cridar, el meteys y demoret, et fouc tuat sur lo camp amay totas sas gens, sans ne escapar alcun, que fouc grand domatge de la mort deldit rey.

Et adonc quand ledit conte Ramon, les de Foix et de Cumenge an vista tota ladita desconfitura, et an saubut que ledit rey era mort, adonc se son metutz en fuita, que may a pogut, tiran devers Tholosa, et lor sety an desemparat, sens ne portar alcuna causa, ont fouc faita una grand perda per los deldit Tolosa, la ont moriguen grand monde deldit Tolosa, car si salvava que podia.

Toulouse, Imp. DOULADOURE-PRIVAT, rue St-Rome, 39 — 872

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google